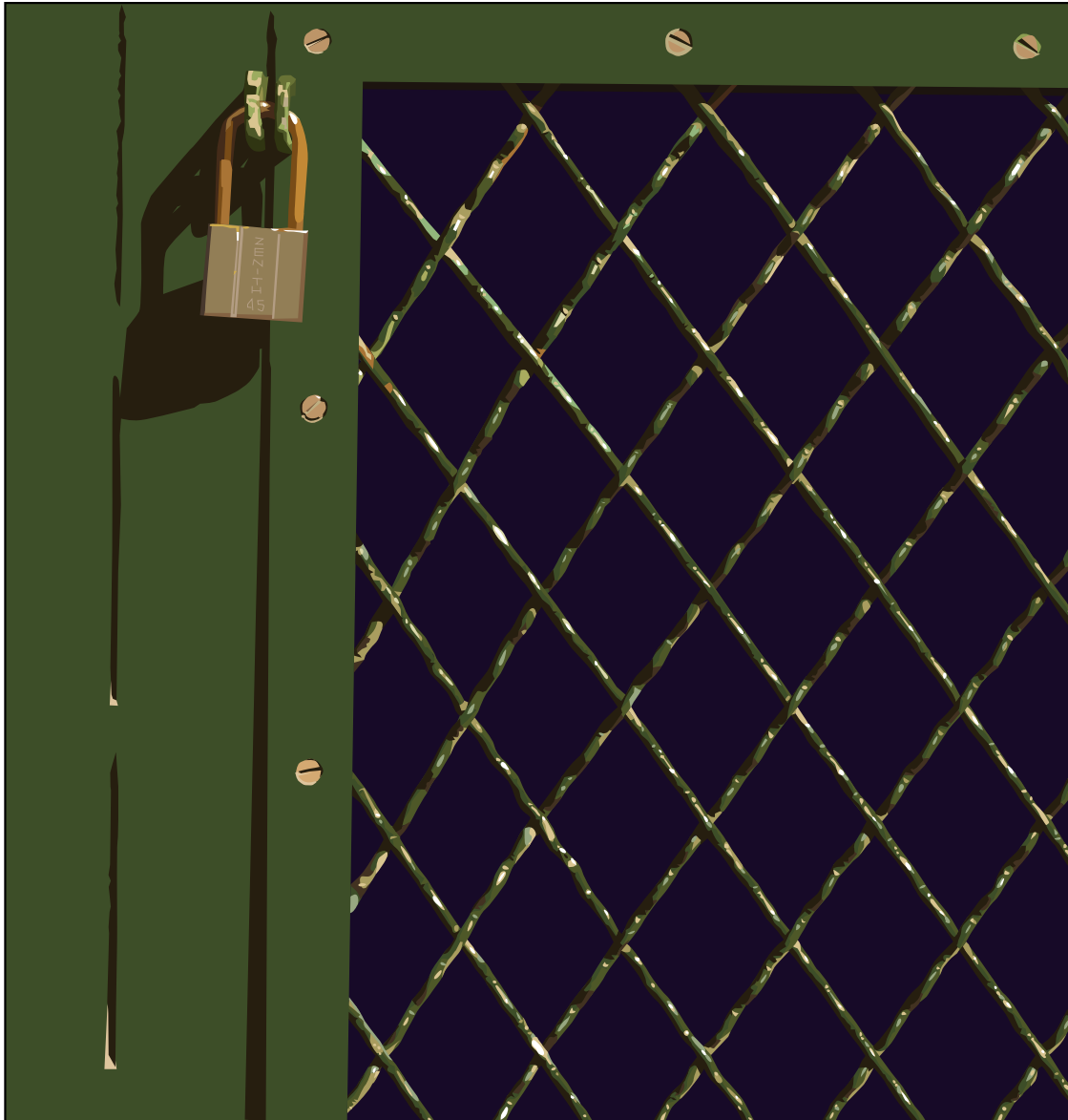


Jean-Jacques Greif

Quatre histoires vraies



Quatre histoires vraies

Le grillage

1 La roue qui pleure

La roue gémit, les pédales caquètent, l'aiguille picore. Je n'entends plus la voix grave qui brodait des mots sur un ruban de mélodies mélancoliques.

– Où l'est, papa ?

– Ils l'ont convoqué au commissariat de police, parce que ses papiers... Nous sommes étrangers. C'est la guerre... Tu comprendras plus tard. Ils l'ont emmené dans un camp, près de Paris.

Maintenant, c'est mama qui coud à la machine. Elle doit aussi s'occuper du bébé. Elle chante des berceuses pour l'endormir. *Shlof shoin, mein feigele...* Les amis de papa venaient le voir. Ils portaient des casquettes. Ils parlaient tous ensemble. Ils riaient comme des enfants. Ils fumaient. La bouilloire fumait. Mama leur servait du thé dans des verres. Ils mettaient un sucre dans leur bouche et buvaient le thé à petites gorgées. Ils ne viennent plus. Mon frère sait où ils sont partis.

– Dans des camps, comme papa. Les boches veulent tuer tous les juifs.

Mama fronce les sourcils.

– Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? C'est la guerre. Il travaille. Les gens dans le camp travaillent chez les paysans. Quand la guerre sera finie, ils les libèreront. Il reviendra, bien sûr. Descends de la machine, Lisechè, je dois finir de coudre la robe de la concierge.

– L'est pas belle.

Mon frère ricane.

– La concierge ?

– La robe l'est pas belle.

– Des petites fleurs des champs de toutes les couleurs, c'est joli, je trouve... Il faudrait que je vous emmène à la campagne, tous les deux. La concierge a apporté le tissu, papa a

Quatre histoires vraies

cousu la robe. Maintenant, elle veut que je relâche un peu la taille. Heureusement, il restait un coupon de tissu. Je me demande où elle trouve à manger pour grossir autant.

Mama va à la campagne une fois par semaine, ça s'appelle Pithiviers. Ce jour-là, elle me dépose tôt le matin chez tante Erna. Nous habitons au 8, rue de Turenne. Tante Erna habite au 11, juste en face. Mama revient le soir. Elle paraît triste. Ses yeux sont rouges.

– Nous avons fui la Pologne, où ils persécutaient les juifs. Nous avons choisi la France, le pays de la liberté...

– T'as vu papa ? demande mon frère. Il va bien ?

– Au moins, il respire du bon air ! Il travaille dans les champs. Il n'a pas l'habitude, ça le fatigue. Il a des ampoules aux mains. Les paysans se plaignent que tous ces gens des villes ne savent pas faucher. Ils les font travailler de l'aube à la nuit, en leur donnant un petit quignon de pain. Il est maigre comme tout... Je lui apporte à manger, mais ça ne suffit pas. Il est toujours là, c'est déjà quelque chose. Des trains emmènent les gens à l'Est, personne ne sait où. On parle de colonies de peuplement... Erna a entendu dire qu'ils préparent de nouvelles rafles.

Il y a toujours ce mot, rafles. Ça ressemble à raves, des machins pas bons que nous mangeons.

– C'est quoi, rafle ?

Mon frère est grand. Il sait tout.

– Ils vident ce camp, à Pithiviers, pour remplir leurs colonies à l'Est, en Allemagne ou en Pologne. Alors ensuite, ils attrapent d'autres juifs pour les mettre à Pithiviers. Ensuite, ils les emmèneront dans les colonies et ça continuera toujours... N'empêche que le mari d'Erna, ils l'ont pas convoqué.

– Il est arrivé de Pologne bien avant nous. Il a obtenu la nationalité française. Ils ne raflent que les étrangers. Jusqu'à maintenant, c'était seulement les hommes, mais Erna dit qu'ils vont peut-être prendre les femmes et les enfants aussi.

– Nous devons faucher les champs pour les paysans ?

– À partir de ce soir, les enfants, nous dormirons dans le grenier au-dessus de l'atelier.

– Le cagibi ? Ya des lits, là-haut ?

– Nous poserons des matelas par terre.

– Mais c'est tout plein de toiles d'araignée. Beurk.

Nous poussons des meubles contre la porte du cagibi tous les soirs, pour empêcher les rafleurs d'entrer et de nous attraper. Nous montons aussi parfois dans la journée. Le bébé

Quatre histoires vraies

n’y comprend rien. Mama chante pour qu’il s’arrête de pleurer. *Shlof shoin, mein feigele*. Elle ne va plus voir papa à Pithiviers. Ils l’ont déporté vers l’Est. Je me souviens même plus de lui. Nous échappons à une grande rafle en juillet 1942. Une année se passe. J’ai six ans, alors je dois porter une étoile. Je veux pas. Tous les jours, quand je vais jouer place des Vosges, j’arrache les fils. Tous les soirs, mama recoud l’étoile.

Je suis malade. Le docteur Thibault vient chez nous.

– Regarde, Lisette, je vais écouter ta poitrine avec cet appareil. Ça fera un peu froid.

– C’est un téléphone ?

– Presque. Ça s’appelle un stéthoscope... Ne bouge pas... Respire... Tousse... Encore... C’est un peu de bronchite. Je vais te donner du sirop... En été, elle ne devrait pas attraper de bronchite. Elle est sous-alimentée. Il faut manger, à son âge. Vous devriez mettre vos enfants à l’abri, madame. Ils continuent les rafles.

– Où vous voulez je les mette à l’abri, docteur ?

– On m’a parlé d’une pension, près d’Orléans. Le collège Jeanne d’Arc. Ça vous coûtera un peu, mais le niveau de l’enseignement est bon.

– Pourquoi pas ? Tu as l’âge commencer l’école, Lisette. J’ai remarqué tu sais déjà tes lettres. Tu apprendras lire et écrire.

Mon frère est pas d’accord.

– Moi, je change pas d’école. Rue de Sévigné, j’ai tous mes copains.

– Je veux aller à l’école rue de Sévigné aussi. C’est les enfants méchants qui vont en pension.

Le bébé reste avec mama. Il est trop petit pour commencer l’école.

2 Ma très grande faute

Ils m’ont mise chez les sœurs, mon frère chez les curés. Je l’aperçois de loin, dans la chapelle pendant la messe. Il faut chanter *“Plus près de toi, mon Dieu”*. Zut, je le vois plus. Où est-il ? Le curé parle charabia.

– Hé, Lisechè...

– C’est toi ? Qu’est-ce que tu fais là ?

– J’ai traversé toute la chapelle à quatre pattes. J’espère qu’ils m’ont pas repéré. Tu sais où est le potager ? Il y a un grillage au fond du potager, qui sépare les garçons des

Quatre histoires vraies

filles. T'as qu'à venir le soir, quand ils sonnent les vêpres. Il fait déjà nuit, personne te verra.

– Je suis en salle d'études. Je fais ma couture.

– Dis-leur que tu vas aux cabinets.

Nous devons chanter : *“Maréchal, nous voilà, devant toi, le sauveur de la France.”* En levant le bras bien raide. C'est le maréchal Putain, qu'est le chef des tas.

Ben le soir, fait froid. La porte du potager grince comme une vieille carriole. Aïe, j'ai marché sur quelque chose. J'y vois rien du tout, nom de dieu. J'avance à tâtons comme un aveugle.

– Ici, Lisechè, ici. Tu vois, tu y es arrivée.

– J'ai écrasé des salades. Si elles s'en aperçoivent, elles vont me punir.

– Elles vous punissent ?

– Le soir, nous devons nous mettre à genoux près du lit et dire : “C'est ma faute, c'est ma très grande faute.” J'ai demandé à sœur Saint-François pourquoi c'est ma faute. Elle m'a envoyée au coin. À genoux, tournée vers le mur, sans bouger, pendant deux heures.

– Deux heures ?

– Enfin, je sais pas combien.

– Nous, ils nous donnent des coups de règle sur les doigts, des gifles sur les oreilles, ça fait drôlement mal, des coups de pied au cul. Ils m'ont puni, cinq cents lignes à copier, parce que j'ai gardé ma casquette dans les rangs. Je savais même pas qu'il fallait l'enlever. Y'a un gars, le père Grosmots lui a arraché une touffe de cheveux, ma vieille, tu verrais le trou dans sa tignasse...

– Il s'appelle vraiment Grosmots ?

– Son vrai nom, c'est le père Grimaud.

– Tu viendras me voir pendant la messe ?

– C'est trop risqué. J'aime mieux ici.

– L'odeur dans l'église, ça me donne mal au cœur. Je tourne de l'œil.

– L'encens ? Moi, je trouve que ça sent bon. C'est beau, avec tous les cierges.

– Y'a une fille qui dit que c'est con, un cierge, la preuve c'est qu'il y a le mot “concierge”. Le curé, je comprends rien de ce qu'il baragouine.

– Il parle latin. Une fois, je suis allé à la synagogue avec papa. Le rabbin, on comprenait rien, pareil. Il parlait hébreu.

– Nous devons nous laver sans enlever notre chemise de nuit.

Quatre histoires vraies

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Avec un gant de toilette, sous la chemise, et ensuite nous nous essuyons avec une petite serviette sous la chemise, et le matin nous mettons notre culotte avant d’enlever la chemise de nuit. C’est parce que l’homme et la femme, je sais pas quoi, après avoir mangé le fruit, ils ont eu honte d’être nus.

Je vais dans le potager tous les soirs. J’espère qu’elles vont pas entendre la porte qui couine. Parler à un garçon, c’est un péché. Peut-être que mon frère, j’ai le droit.

– T’es pas venue, hier.

– Elles m’ont punie. J’étais dans le cabinet noir. Y’a pas de fenêtre. Au pain et à l’eau.

– Pourquoi elles t’ont punie ?

– J’ai fait pipi au lit. Dans le cabinet noir, j’ai dû dormir sur le drap qui sentait le pipi.

– Faut pas boire le soir. Même pendant le dîner, t’as qu’à rien boire du tout.

– Papa, il est aux cieux ?

– Mais non, il est, euh, dans une colonie, à l’Est. Enfin, j’espère.

– Alors pourquoi on dit : “Notre père qui êtes aux cieux” ?

– C’est le bon Dieu.

– J’y comprends rien du tout. C’est où, les cieux ? Papa, je me rappelle plus de lui. J’avais quel âge, quand il est parti ?

– Quatre ans.

– Il chantait ?

– Bien sûr. Il chantait toujours. *Wenn der Rebbe tanzt... Tanzen die Hassidim...*

– Il chantait pas en français ?

– C’est du yiddish. Tu te souviens pas ? Tu parlais yiddish. C’est ta *mamaloshen*, ta langue maternelle.

– Pas vrai. Moi, je parle français... L’autre truc que je comprends pas, c’est : “Ne nous induisez pas de tentation.”

– Mais non : “Ne nous induisez pas en tentation.” Ça veut dire : “Ne nous donnez pas envie de faire des bêtises.” C’est complètement idiot d’ailleurs. On voit pas pourquoi le bon Dieu t’induirait en tentation, ou alors il est vraiment vicelard.

– Y’a une fille, elle dit : “Notre père qui êtes aux cieux, restez-y.” Sœur Saint-François l’a envoyée au coin avec les mains sur la tête.

– Ah oui ? Et tu connais : “Je vous salue Marie, pleine de graisse” ?

Quatre histoires vraies

Marie, c'est la mère de Jésus. Elle était vierge, je sais pas ce que ça veut dire.

J'ai tout le temps faim. Elles nous donnent que des lentilles et des fayots et du pain tout noir. Les salades dans le potager, c'est seulement pour les sœurs. Je me souviens d'une fête chez nous à Paris, le bébé était pas encore né. Nous avons mangé du poulet et du gâteau au fromage. J'ai voulu goûter du vin, mais ça piquait alors je l'ai craché, tout le monde a ri.

– Tiens, une carotte. Une seule, elles vont pas s'en apercevoir.

– Merci, Lisechè. Je peux pas la manger maintenant, avec la terre. Je la laverai. J'ai reçu une lettre de maman. Tout va bien. Elle a beaucoup de travail. Depuis qu'ils ont arrêté tous les tailleurs juifs, les gens ne savent plus où se faire coudre des habits. Elle s'est mise aussi à fabriquer des chaussons en tissu, avec des semelles en carton. Elle te dit bonjour. Elle dit que le bébé va bien. Maintenant, il marche et il parle. Elle dit que tu dois apprendre à lire.

– Je sais mon alphabet : a-b-c-d-e-f-g-h-i-k-j-l...

– I-j-k-l...

– M-n-o-p-q-r-s-t-u-v-w-x-y-z...

– Je dois pas lui répondre. Elle a peur que la concierge ouvre les lettres et trouve où nous sommes.

– Ils disent que les juifs ont tué Jésus.

– C'est des âneries. Jésus était juif. Ce sont les Romains qui l'ont tué. Ils sont trop cons, ces curetons et ces bonnes sœurs. Je peux plus les supporter.

– Moi, je sais jamais dans quel sens il faut faire le signe de croix.

– T'es là ? Hier, t'étais pas là.

Une autre voix, qui grince comme le portail.

– Eh, la juive, c'est plus la peine de venir. Ton frangin s'est barré.

– C'est pas vrai.

– Pas vrai ? Même qu'ils ont prévenu les gendarmes.

– Il serait pas parti sans moi.

– Si les gendarmes le rattrapent, Gros Mots va le foutre au cachot jusqu'aux grandes vacances. Tu le reverras pas de sitôt.

Quatre histoires vraies

Moi, je continue à traverser le potager tous les soirs.

– T’es là ? Je te vois pas, mais je sais que t’es là... J’ai appris mes tables. Juste pour six fois sept et huit fois sept, je me trompe tout le temps. J’ai lu un livre, presque tous les mots, *Arlette à la ferme* : “Arlette se lève de bon matin, elle va dans le poulailler pour ramasser les œufs.” Pou-lai-ller, c’est dur à lire. Les œufs, y’a un nœud dans l’eau. J’aimais pas les œufs à la coque quand ils étaient pas assez cuits, avec le blanc tout visqueux, mais maintenant j’en mangerais au moins dix. Je ferais des mouillettes avec le pain noir. À midi, c’était encore des fayots. Dans mon dortoir, y’a une fille qui s’appelle Suzanne. Elle reçoit des colis, des gâteaux et du saucisson et même des oranges. Elle en donne à ses copines. Moi, j’ai pas de copine, mais je m’en fiche. Le petit Jésus il a trois papas ; le premier c’est Joseph, le deuxième c’est le Saint Esprit, le troisième c’est le bon Dieu. Mama va m’envoyer un colis, j’en donnerai à personne. Si tu dis merde, c’est péché véniel, tu récites un Notre Père dans ta tête, tu vas au purgatoire pour te purger, à la fin tu montes au paradis et tu t’assois à côté de Jésus. *Plus près de toi mon Dieu*. Merde, merde et merde. Bon, je te quitte. Je retourne apprendre mes tables. Six fois sept quarante-sept, non c’est pas ça. Je vais boire un litre d’eau, alors je ferai pipi au lit et elles m’enverront dans le cabinet noir et personne m’embêtera. Jésus, petit Jésus, protège mama et mes frères. Quand elle épluche ses oranges, la Suzanne, y’a des filles qui mangent les épluchures, tellement qu’elles ont faim.

J’agrippe le grillage. Je lui en veux de pas m’avoir emmenée. Ce qui me console, j’aurais jamais cru, c’est la messe. Je m’y habitue. La lumière chuchottante des cierges, la musique qui danse sous la voûte, les syllabes liquides du latin. *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi*. Mais j’aime toujours pas l’odeur de l’encens.

Je rentre sous le regard des étoiles. L’autre jour, une fille m’a dit que ce sont les âmes des bébés morts et que si on les écoute bien, on les entend rire. Une étoile filante, l’âme d’un bébé qui monte au ciel. Elles scintillent en ricanant : “Vous avez vu cette pauvre gosse au milieu des salades ?” Les chiens jappent dans la nuit pour les faire taire.

Quatre histoires vraies

3 En face

Ça fait déjà six mois. Ou même plus, peut-être bien. Sœur Saint-François appelle un matin : “Lisette Gremec, au parloir !” Mon cœur bondit dans ma poitrine. Merde, ma tante Erna.

– Je viens te chercher, Lisette.

– Pourquoi c’est pas mama qu’est venue ?

– Tu ne peux pas rester ici. Ça coûte trop cher.

– Et mon frère, où il est ?

– J’ai trouvé une nourrice qui te gardera. Madame Santini. Elle est corse. C’est à Aubervilliers. Tu seras très bien.

– Je veux rentrer à la maison. Je veux voir mama.

– Je ne peux pas m’occuper de toi. Nous n’habitons plus rue de Turenne. Nous devons nous cacher.

– Mama, elle se cache aussi ?

– Va vite chercher tes affaires. Nous devons prendre l’autocar, et ensuite le train à Orléans.

Madame Santini est gentille. Je sais pas si ma tante la paie. Elle le fait pas pour de l’argent. Elle trouve ça normal. Elle se doute que je suis juive, sûrement. Elle fait cuire un pain tout plat dans son four.

Quelquefois, la nuit, elle vient me chercher dans mon lit, elle m’enveloppe dans une couverture et elle me cache dans un cabanon au fond du jardin. Je me réveille dans le cabanon. Cela me rappelle le cabinet noir et le grenier au-dessus de l’atelier. C’est quand son fils vient la voir. Je regarde par la fenêtre sans me montrer. Il porte un grand manteau de cuir. Il apporte des bonnes choses à manger : du jambon, des saucisses, du pâté et des rillettes.

– Cette nuit, quand je t’ai emmenée, Lisette, tu as pleuré. Tu as appelé : “Mama !” et puis tu as dit des mots que je ne comprenais pas.

– Je me rappelle pas.

– Bien sûr. Tu ne t’es même pas réveillée. Ben la voilà qui se remet à pleurer !

Dans le jardin, il y a des escargots. Eux, ils changent jamais de maison.

Quatre histoires vraies

Les Allemands sont partis. Maintenant, il y a des Américains. De nouveau, ma tante Erna vient me chercher. Nous prenons le métro.

– Tu as grandi. Il faudra que j’arrange tes vêtements. C’est la Corse qui a rapiécé ta robe pour l’allonger ? Elle a choisi un tissu trop fin. On dirait que c’est cousu par quelqu’un qui a la tremblotte. Elle a des excuses, remarque : il paraît qu’ils ont fusillé son fils le collabo. Tu ressembles à un épouvantail, ma pauvre Lisette. Je t’apprendrai à coudre, moi.

– La guerre est finie, alors ils vont revenir.

– La guerre n’est pas encore finie. La France est libre, mais les Américains et les Russes se battent encore contre les boches. En attendant, tu habiteras chez moi. Nous avons pu reprendre la rue de Turenne, c’est une chance. J’en connais qui sont revenus et qui ont trouvé la place déjà prise.

– J’irai à l’école rue de Sévigné ?

– S’ils veulent bien. Nous sommes en mars. L’année scolaire est bientôt finie.

Je regarde nos fenêtres, de l’autre côté de la rue de Turenne. La place est prise. Je vois parfois un homme en uniforme, une femme enceinte. C’est pas chez vous, c’est chez nous. Ils vont revenir. Mon frère est débrouillard. Il est parti de la pension pour protéger mama et le bébé. Il a peur de rien. Dans la colonie, à l’Est, il va les défendre. Il pouvait pas m’emmener, j’étais trop petite. Il fait froid, là-bas, alors mama rapportera un manteau de fourrure. Vous aurez plus qu’à déguerpir en vitesse.

Je passe quelques mois à l’école rue de Sévigné. Ensuite, ma tante se débarrasse de moi.

– Si tu restes aussi maigre, Lisette, tu ne vas pas grandir. On m’a parlé d’un programme de la Croix-Rouge pour les enfants juifs. Ils les envoient au Danemark pour les retaper.

– Je veux pas aller au Danemark. Je veux pas qu’on me retape.

– Tu ne vas pas rester tout l’été à Paris. Les Danois se sont bien conduits. Ils ont sauvé tous leurs juifs. Tu rentreras en septembre.

Elle me met dans un camion plein d’enfants, qui nous emmène à la gare. Le train doit traverser l’Allemagne. Les rails sont cassés à cause des bombardements. Il s’arrête tout le

Quatre histoires vraies

temps. Le soir, nous descendons et nous dormons dans des baraques. Y'a une fille qui me connaît.

– Tu étais au collège Jeanne d'Arc. Tu t'appelles Lisette.

– Toi aussi, t'y étais ?

– Ben oui. Tu me connaissais peut-être pas, parce que j'étais deux classes au-dessus de toi. Mais dis, t'es juive ?

– Oui, et toi ?

– Je croyais que j'étais la seule juive, chez les sœurs.

– Moi aussi, je croyais que j'étais la seule juive.

– Si ça se trouve, toutes les filles étaient juives.

– C'est quoi, ces baraques ? C'est pas une école.

– C'est un *Stalag*, un ancien camp de prisonniers. J'espère que leurs écoles sont plus confortables. Mon père était soldat, au début de la guerre, et il a été fait prisonnier. Il dit que dormir sur la paille, comme ça, c'est très mauvais pour la peau. T'attrapes des boutons qui s'en vont pas. Il a réussi à s'évader. Ensuite, comme ils étaient juifs, ils m'ont mise chez les sœurs et ils sont partis en Espagne et même au Maroc. Quand ils sont venus me chercher à la pension, ils m'ont pas reconnue. À l'étude, tu sortais toujours à l'heure des Vêpres.

– J'allais faire pipi.

– Sœur Saint-François nous a dit que tu allais voir ton frère de l'autre côté, mais qu'il était parti. Tu l'attendais tous les soirs. Elle nous a dit que c'était un bel exemple de fidélité. Je me souviens que ses yeux brillaient.

– Il est allé aider ma mère et le bébé. Ils sont pas encore revenus, mais ils vont revenir. Tu te rappelles, il fallait se laver sous la chemise.

Nous mettons huit jours à arriver au Danemark. Tous les soirs, je dors sur la paille. Ça me pique, mais j'ai pas de boutons.

J'habite chez des Danois qui parlent pas français. Tante Erna, au moins, je comprends ce qu'elle dit. Le soir dans mon lit, je parle à mon frère.

– Tu sais quoi ? Ils mangent du hareng au petit déjeuner, ici. Ils me donnent tellement de beurre, de crème et de fromage que ça finit par m'écœurer. Je suis obligée d'apprendre le danois, *Ikke tak, Jeg er ikke hungrig mere*, ça veut dire non merci j'ai plus faim, sinon je deviendrais aussi grosse que leurs vaches. Le soleil est tout dérégulé : il veut pas se coucher.

Quatre histoires vraies

À l'école de la rue de Sévigné, je le dis pas, que mes parents sont pas encore revenus.

– Mon père, il est gendarme. Tu vois la caserne de gendarmerie, rue des Minimes ? Il est gendarme. Il porte un uniforme avec un képi. Son pistolet, j'ai voulu le prendre une fois pour voir si ça pesait lourd, j'ai reçu une sacrée paire de baffes. Sur les oreilles : tu sens ta douleur, je peux te dire ! Ma mère est infirmière. Elle fait des gardes de nuit, alors dans la journée elle dort. C'est pour ça qu'elle vient jamais me chercher.

– C'est quoi, comme nom, Gremec ? D'où ça vient ?

– Ils sont bretons, mes parents. T'as entendu parler de Perros-Guirec ? C'est en Bretagne.

– Eh, oh, tu viens de l'inventer. C'est pas ta tante, la couturière, celle qui parle avec un accent ?

– Et aussi Guilvinec. T'as qu'à regarder sur la carte. Ma grand-mère, elle porte une coiffe sur la tête, comme un grand sucre d'orge. Elle fait des crêpes de sarrasin sur une poêle spéciale.

– Ils sont pas catholiques, en Bretagne ? Pourquoi tu viens jamais au catéchisme ?

– “Notre père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, que votre nom soit sanctifié, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous enduisez pas de tentation mais délivrez-nous du mal, amen.” Tu vois, je suis aussi catholique que toi, mais mes parents, ils veulent pas que j'aille au catéchisme. C'est parce qu'ils sont communistes. Mon père, il dit que les curetons, c'est tous des faux-jetons.

La maîtresse trouve que je lis bien.

– Tu as des livres, chez toi ?

– Euh...

– Tu devrais t'inscrire à la bibliothèque, dans la mairie du quatrième. Tu vois où c'est ? Rue de Rivoli.

Je vais au rayon “Nos belles provinces”. C'est là que je trouve des noms de villes bretonnes : Carantec, Bannalec, Gouarec, Cléguérec, Locquirec, Plouézec, Plouhinec, Ploubazlanec. J'étudie les coiffes et les crêpes. J'aimerais bien manger des crêpes de sarrasin. Je me demande quel goût ça peut avoir.

Quatre histoires vraies

Vers la fin du mois, ma tante fait des crêpes fourrées de purée de pommes de terre qui tiennent bien au ventre. C'est quand elle économise pour pouvoir payer le loyer. Son mari est riveur. J'ai mis longtemps à comprendre ce que c'est, comme métier. Il dit "rivère", en plus. Il plante des rivets dans des sacs à main, pour que les morceaux de cuir tiennent ensemble. Il dit que les bons riveurs ne courent pas les rues. J'imagine des rues où les riveurs courent dans tous les sens. Ses collègues ne sont pas aussi habiles que lui.

– Finkelman, il travaille comme un cochon. Si le rivet n'est pas bien ajusté, ça se voit comme le nez au milié de la figure.

Quand la mode est aux sacs rivés, il est très demandé et nous mangeons du poulet. Quand la mode est aux sacs collés, son patron le renvoie. Il quémande du travail à droite et à gauche. Ma tante devient de plus en plus nerveuse quand la fin du mois approche.

Elle est pas contente parce qu'elle a pas d'enfants. De temps en temps, son mari et elle parlent à voix basse. Il l'emmène à l'hôpital. Il revient tout seul.

– Encore une fausse-couche, dit-il.

Je sais pas ce que ça veut dire. Elle revient le lendemain. Elle pleure.

– C'est trop tard, maintenant. Mais pendant la guerre, nous ne pouvions pas...

Ils arriveront gare de l'Est. Ils prendront le métro jusqu'à la station Saint-Paul. J'ai de la chance, y a qu'une seule sortie. Je me tiens en haut de l'escalier et je dévisage les gens qui émergent des entrailles de la terre. Ils auront des valises, sûrement. Mon frère ressemble peut-être à un adulte, déjà, et le bébé m'arrive à l'épaule, mais je reconnaîtrai mama.

Mes copines font leur première communion. Un jour, j'entre dans l'église Saint-Paul pour voir les cierges. Je m'assois dans une petite guérite. Il y a un grillage. Le fardeau de mon secret si lourd. Confesser ma peine. Mon père, j'ai menti. C'est ma faute, c'est ma très grande faute. Quelqu'un derrière le grillage.

– Je vous écoute, ma fille.

Je me lève, je me sauve, je retourne devant la bouche du métro. Mon frère va venir, je lui dirai tout, il me comprendra.

Quatre histoires vraies

4 Mamaloschen

Cette fois, je passe l'été chez des paysans en Auvergne. Toujours la Croix Rouge. Quand je descends de l'autocar, ils m'emmènent à l'église pour un enterrement. Je me souviens de mon signe de croix, heureusement. Le prêtre est drôlement bavard. Il dit que la mort c'est encore mieux que la naissance, parce qu'on naît à la vie éternelle. Ouais, ben je suis pas pressée de naître. Je m'ennuie. J'ai envie de faire pipi. Il y a des gens qui pleurent et d'autres qui rigolent, mais moi ni l'un ni l'autre.

Leur maison n'a pas de plancher, juste la terre. Il y a pas d'eau. Faut se laver au ruisseau. La paysanne me prend ma brosse à dents.

– On fait pas ça chez nous.

Je garde les cochons. Ils grognent comme s'ils voulaient me dire quelque chose. J'ai peur qu'ils m'attaquent. Le paysan tue un cochon avec un grand couteau. Bien fait, sale bête. À tous les repas, nous mangeons du cochon.

– Au moins, ils nous ont pas refilé un juif comme l'an dernier. Il voulait pas manger de jambon, ce même.

– Il était difficile ?

– Les juifs mangent pas de porc.

– Pourquoi qu'ils mangent pas de porc ?

– C'est des porcs eux-mêmes, alors ils mangent pas leurs semblables. Ça serait du cannibalisme.

Je sais rien sur les juifs, sauf qu'ils doivent se cacher dans des cagibis.

J'ai treize ans. Je vais au cours complémentaire. La maîtresse dit que je pourrais continuer des études au lycée, mais tante Erna veut pas.

Une amie de tante Erna vient la voir. Elles boivent du thé en mangeant des sablés. Je fais mes devoirs dans mon coin. Elles parlent yiddish. Moi, je parle français, mais je comprends tout. *Mamaloschen*.

– Cette gosse, qui est-ce ?

– La fille de ma sœur.

– Celle qui a été déportée ?

– Son mari a disparu aussi. Figurez-vous que son fils, mon neveu... Elle l'avait mis dans un pensionnat, mais il s'est enfui, il est revenu à la maison je ne sais pas comment.

Quatre histoires vraies

Ils habitaient en face d'ici. À deux pas de la gendarmerie ! Je lui ai dit que c'était dangereux. Elle aurait mieux fait de changer de nom et de partir dans une banlieue tranquille. Ils sont venus les chercher en février quarante-quatre, elle avait aussi un bébé. Les gendarmes de la rue des Minimes. Elle avait aménagé une bonne cachette, il y avait de la nourriture, elle pouvait tenir des semaines. Ça n'a servi à rien : la concierge l'a dénoncée. Cette *kurvè* lui devait de l'argent, je pense, pour des robes. Comme ça, elle n'avait pas besoin de rembourser. Elle a pu récupérer quelques chaises aussi, et puis la machine à coudre. Là-bas, une mère avec un gosse et un bébé, vous pensez, c'était le gaz tout de suite.

Kurvè, c'est un mot yiddish que je connais pas. Je me lève et je mets mon manteau.

– Où vas-tu, Lisette ?

Je réponds pas. Je cours le long de la rue de Turenne, et puis je ne sais où. Les bons riveurs ne courent pas les rues. Je marche pendant des heures dans la nuit. Les passants s'occupent pas de moi. Ils ont d'autres chats à fouetter. Leur famille n'a pas été gazée.

Je reviendrai jamais, comme ça vous serez bien attrapés. Je vais disparaître. Mes parents sont bretons. Merde et merde. Notre père qui êtes aux cieux, restez-y. Arlette va dans le poulailler pour ramasser les œufs, nœud dans l'eau. T'as lavé la carotte ? Faut manger, à ton âge, sinon tu tomberas malade. Ben la voilà qui se remet à pleurer. Le bébé comme une étoile filante. Je m'assois sous une porte cochère. J'ai envie d'aboyer. Vous croyez peut-être que je veux devenir couturière ? Toi et ton gros mari, je vous déteste. Je vais pas me cacher dans un cagibi. Je gagnerai beaucoup d'argent, j'achèterai une bombe atomique et je tuerai tous les boches.

5 Mon double

Je vais bientôt fêter mes soixante-dix ans. J'ai ré-appris ma langue maternelle et je sais que *kurvè* signifie putain. Je suppose que j'ai fini par revenir rue de Turenne après ma fugue dans Paris, mais je ne m'en souviens plus. Ma tante ne m'a jamais parlé de ma mère. Jamais. Je crois qu'elle lui reprochait de s'être laissé prendre.

Comme je ne voulais pas devenir couturière, elle m'a fait apprendre la comptabilité. Je suis partie de chez elle à vingt-deux ans pour me marier. Mon mari était orphelin de la

Quatre histoires vraies

même manière que moi. C'est la première personne à qui j'ai tout raconté. Il pouvait me comprendre. Il était comme mon double, donc je n'avais pas honte.

Nous avons eu deux garçons. Je ne voulais pas m'en séparer. Je me levais la nuit pour vérifier que les Allemands ne les avaient pas emmenés. Je ressentais une grande douleur en les regardant, parce que je pensais à mes frères. Je ne les ai jamais mis en nourrice ou en pension, ni envoyés dans une colonie de vacances.

J'ai parlé à ma tante peu avant sa mort. Elle m'a donné les papiers, les actes de disparition. Je connais les dates, les numéros des convois.

Encore aujourd'hui, j'en veux à mon frère. Il ne m'a pas dit au revoir. Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée ? Pourquoi ?

Quatre histoires vraies

Le drap

1 Ils demandent ma main

Il est moche comme un pou. On dit ça, mais les poux se trouvent sûrement mignons quand ils se regardent dans la glace de leur salle de bains. Si j'étais une poue, je le trouverais peut-être très beau. Il a été fabriqué par des gens pressés qui ont acheté des pièces détachées en soldes. Un front trop petit, un menton trop grand, deux yeux qu'ils ont trouvé dans des tiroirs différents. Ils ont planté les dents n'importe comment, sans prendre le temps de les aligner. Il a l'air un peu bête, aussi. Pour couronner le tout, il fait le fier. Pour être aussi content de lui, il faut qu'il soit vraiment idiot, sinon ce serait pas possible.

Une de mes tantes a parlé de lui à mes parents.

– Vous verrez, il est gentil, ce serait bien pour Leila.

Mes parents n'ont pas dit non. Puisque j'ai déjà seize ans. Et moi non plus, je n'ai pas dit non. Je ne savais pas qu'il serait si moche. Je voulais juste partir. Si vous habitez avec mon père, vous voudriez partir aussi. Quelqu'un m'a vu parler à un garçon au lycée, mon père me tape. Interdit de se couper les cheveux, de se maquiller, d'acheter des vêtements rigolos. Je dois préserver mon honneur. Si je mets du rouge à lèvres, je perds mon honneur ? Les mecs ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent, eux. Ça tient pas debout, ce système.

Le pou est mécanicien dans un garage. Il conduit une 205 bleue, un modèle sport, gétéhi. “La même que les flics” dit-il. Les flics ne conduisent pas des voitures toutes cabossées. Sa mère est assise devant à côté de lui. Foulard blanc sur la tête, robe marocaine jusqu'aux pieds en velours grenat, avec des broderies dorées au bas des manches. Son père et sa sœur s'extraient des places arrière. On ne croirait pas que quatre personnes puissent tenir dans une voiture si petite. Ils sortent un panier garni du coffre. C'est la tradition. Il contient du thé, du sucre, des biscuits, du parfum pour moi.

Quatre histoires vraies

Nous nous installons, nous buvons le thé en grignotant les biscuits. Une chanson me trotte dans la tête : *Mon père m'a donné un mari, mon Dieu quel homme, quel petit homme, mon père m'a donné un mari, mon Dieu quel homme, qu'il est petit !* Sa mère ne cesse de me regarder en douce. Je sens qu'elle voudrait me palper et examiner mes dents. Elle doute. Conviendrais-je à son fils ? Pour cet affreux bonhomme, il faudrait une femme laide. Je suis trop jolie. Elle m'imagine avec un foulard. Moi, je ne veux pas m'imaginer avec un foulard.

Ils demandent ma main. Au bout de deux heures grand maximum. J'ai juste eu le temps de voir qu'il ressemble à un pou. Mes parents répondent oui.

– Et toi, Leila ? demandent-ils.

– Oui.

Vu qu'ils ont déjà dit oui à ma place, je ne vois pas ce que je pourrais dire d'autre. Ils me demandent mon avis pour la forme. Je suis une fille obéissante qui ne contredit pas ses parents, donc l'affaire est dans le sac.

En attendant le mariage, mon fiancé vient me voir deux ou trois fois. Il m'emmène au parc dans sa voiture de faux-flic. Nous avons du mal à trouver un sujet de conversation.

– T'aimes le foot ?

– Le foot ? Euh...

– Maradona, il est génial. Sans lui, l'Argentine aurait pas gagné la coupe du monde. Qu'est-ce que t'aimes ?

– J'aime le cinéma. Je suis inscrite au ciné-club du collège. Ils viennent de montrer plusieurs films de John Ford, des westerns. *Les Cavaliers*. J'aime bien *Out of Africa*, avec Meryl Streep et Robert Redford.

Si seulement il ressemblait à Robert Redford.

– Je connais pas les films dont tu parles. J'aime bien les films d'action, avec Bruce Lee ou Jackie Chan.

Il cite plusieurs films chinois. Il en raconte les intrigues d'une voix monocorde. Un monastère, un cuisinier, un ivrogne. Je ne l'écoute pas. Je pense à Roméo et Juliette. *Veux-tu déjà partir ? Le jour est encore loin. C'était le rossignol, et non l'alouette, qui a percé la barrière craintive de ton oreille. Il chante la nuit sur ce grenadier. Crois-moi, amour, c'était le rossignol.* Je ne connaîtrai jamais cet amour-là. Tiens, j'entends vaguement qu'il parle d'une certaine Alpine. Il est dingue d'elle, ma parole.

– Ce n'est pas un nom marocain, Alpine.

Quatre histoires vraies

– Mais non, elle est française. Il n’y a pas de voitures marocaines. C’est la voiture des gendarmes.

– Tu m’as dit qu’ils conduisaient la même 205 que toi.

– Elle ne va pas assez vite, alors ils ont acheté des Alpines pour pouvoir rattraper les Ferrari sur l’autoroute. Zéro à cent en huit secondes, deux cent cinquante en vitesse de pointe.

Il m’emmène chez lui. C’est-à-dire, dans le pavillon de ses parents. Sa mère me regarde toujours en écarquillant les yeux. Je suis trop bien pour lui, c’est sûr. Sa sœur l’admire, je me demande bien pourquoi, donc elle trouve au contraire que je ne suis pas à la hauteur. Elle s’habille normalement, encore heureux. Au moins, ma mère ne porte pas la robe marocaine. Il y a des Chinoises au collège. Je n’ai jamais vu aucune mère en robe fourreau, ni même une grand-mère, soie noire parsemée de pivoines, et pourquoi pas les pieds bandés.

Les gâteaux super sucrés, non merci. Ils veulent que je devienne aussi grosse qu’eux.

2 Venez chercher votre traînée

Je dois choisir une robe blanche. Celle avec les dentelles, ah non, trop transparente. Ni la robe en satin avec le grand nœud rose, trop décolletée. Je peux choisir celle que je veux, à condition qu’elle cache mes seins, mes épaules et mes bras. Nous allons dans le magasin pour le trousseau. Ma mère a préparé une liste : les draps, les nappes, les serviettes. Elle a emprunté de l’argent aux gens de la famille.

Si je devais me marier à la mairie, je suis mineure, il me faudrait l’autorisation de mes parents. Cela entraîne des complications, on ne me dit pas lesquelles, en tout cas nous nous contentons du mariage religieux. Nous sommes assis contre le mur, ce n’est pas très confortable, et des imams se relaient pour réciter des prières pendant des heures et des heures. Déjà que je comprends pas bien l’arabe, là c’est du vieil arabe religieux, je ne comprends pas un mot, je dois me pincer pour éviter de m’endormir. Ensuite j’aurai droit au football et aux rallyes pendant des années, j’ai pas fini d’entendre des trucs auxquels je comprends rien.

Un conseil que je ne comprends pas bien, déjà, c’est celui que me donne Fatima d’en bas. Des Fatima, il y en a tant qu’on veut. Comme elle habite au rez-de-chaussée de notre

Quatre histoires vraies

immeuble, on l'appelle Fatima d'en bas. Elle a des cheveux blancs, elle pourrait être ma grand-mère. Elle a toujours été très gentille avec moi.

– Tu n'as qu'à écarter les jambes autant que tu peux, et tout se passera bien.

– Oui, oui.

Je dis oui, mais je ne sais pas du tout de quoi elle parle.

Après le supplice des imams bavards, je rentre à la maison avec ma mère, ma sœur et mes cousines les plus proches. J'ai des centaines de cousins et de cousines d'un seul coup. Je me demande d'où ils sortent.

On me coiffe, on m'habille. Ma belle robe blanche est si serrée que je peux à peine bouger. Je n'ai plus qu'à attendre Alpine Man. J'entends des klaxons. Il porte une sorte de smoking noir qui lui donne l'air encore plus ridicule que d'habitude. Il a loué une grosse Mercedes. Je n'aurais pas pu entrer dans la Peugeot naine avec ma robe. Les voisins sont aux fenêtres pour m'admirer. Reine d'un jour, ça s'appelle. Nous partons dans un jardin pour les photos, et puis dans une salle au bord d'un lac pour manger et danser.

Il m'installent dans un coin comme une grande poupée. Il s'assoit à côté de moi. Il ne paraît pas heureux. Il a peut-être repéré la femme de sa vie parmi mes centaines de cousines ou ses centaines de cousines. Je te préviens, mon bonhomme, si tu prends une seconde épouse, je boude.

Elles me cassent les oreilles avec leurs youyous.

Toutes ces cousines que je n'ai jamais vues paraissent enchantées de ce qui m'arrive. Elles ne se contentent pas de rire, elles hurlent de joie. Elles attendent avec impatience que leur tour vienne. Vous aussi, vous voulez un pou ?

Fatima d'en bas me fait des petits signes de tête complices. "N'oublie pas ce que je t'ai dit. Tout ira bien."

Cette soirée ne finira-t-elle donc jamais ? Ah si, tout de même. La Mercedes nous emmène dans la nuit. Je connais le rez-de-chaussée du pavillon : le salon, la cuisine. Je monte à l'étage avec sa mère, sa sœur et sa grand-mère. Je devine les chambres de ses parents, de sa grand-mère, de sa sœur, la chambre de ses deux frères. Et puis la sienne, dans laquelle m'accompagnent les trois femmes. Je ne peux pas les chasser, parce que j'ai besoin d'elles pour défaire la robe. Elles me mettent une chemise de nuit blanche qui m'arrive aux genoux, une sorte de gandoura. Je vois une armoire à glace vernie, des petites voitures sur une tablette de verre. Pas de bibliothèque ; où vais-je ranger mes livres ? Je me décide à regarder le lit conjugal. Le couvre-lit en satin rose est sûrement

Quatre histoires vraies

dans la famille depuis longtemps. Aucun magasin n'oserait vendre une horreur pareille aujourd'hui. Je l'enlève ? J'ouvre le lit ?

C'est alors que je remarque le drap. Je l'avais pris pour un tapis blanc.

– Tu te couches là, dit sa mère.

– Par terre ?

Elles m'allongent sur le drap. Elles étalent autour de moi la chevelure que je n'ai jamais coupée. Je ressemble à une asperge blanche posée sur un grand triangle noir.

Elles me laissent seule. Je n'ose pas bouger. Je dors par terre comme une chienne et lui dans le lit ? Ma mère ne dort pas par terre. C'est la coutume, peut-être, comme le foulard. Écarte les jambes tant que tu peux. Pourquoi dois-je écarter les jambes ? Il entre.

– Ça ira bien, dit-il.

Il ne parle ni de Maradona, ni d'Alpine. C'est louche. Je pourrais croire qu'il vient de dire quelque chose de gentil, mais ça ne lui ressemble pas d'être gentil. Il se déshabille. Eh, c'est quoi ce machin ? J'ai déjà vu un petit garçon tout nu. Ils ont un joli robinet qui leur sert à faire pipi. Mais lui, on dirait plutôt une aubergine. Au lieu de se coucher sous le satin rose, il se colle sur moi et essaie de me transpercer avec son aubergine. Aïe, ça fait mal, ça fait très mal ! J'étouffe un cri. Je ne peux pas gémir ou l'engueuler, parce que j'entends des bruits et des chuchotements derrière la porte. Pourquoi restent-ils derrière la porte ? J'ai écarté les jambes tant que j'ai pu. Si je criais, ils enfonceraient la porte et nous aurions tous l'air très bête.

Il s'agite comme un cowboy qui veut dompter un mustang, et puis il pousse un grand soupir et pose sa vilaine tête sur mon épaule. Eh, tu ne m'as pas domptée, Buffalo Bill !

Il se relève.

– Il n'y a pas de sang.

– Du sang ?

– Sur le drap.

– Pourquoi y aurait du sang sur le drap ?

– Tu le sais bien.

– Mais non.

On frappe à la porte.

– Et le drap ? demande sa mère à travers la porte.

– Attends un peu, maman.

– Faites vite. Grand-mère a sommeil.

Quatre histoires vraies

Il tente de nouveau de me dompter, encore plus brutal que la première fois, stimulé par sa mère qui tambourine sur la porte. Elle finit par ouvrir la porte. C'est un peu fort. Personne ne lui a dit : "Entrez", que je sache. Je m'assois, je me cache derrière mes cheveux. Elle ressort avec son fils. Ils parlent en arabe de l'autre côté de la porte. Je ne comprends pas bien ce qu'ils disent, sauf une phrase qu'elle crie : "Je ne veux pas de putain dans la maison."

Il revient et c'est reparti pour un tour. Il s'acharne.

– C'est bon, on y arrivera, dit-il.

Je me demande ce qu'il cherche. Je pleure, je pleure. J'en ai assez. J'ai sommeil, comme la grand-mère. Il me fait mal, en plus. J'ai peur, je ne sais pas pourquoi. Je somnole. J'entends comme en rêve sa mère parler au téléphone.

– Revenez chercher votre traînée.

Je me réveille vraiment quand je vois le visage furieux de sa sœur au-dessus de moi. Elle me serre le cou et me secoue.

– Sale pute, pourquoi tu as fait ça à mon frère ?

– Je lui ai rien fait, à ton frère. Tu veux m'étrangler, c'est ça ?

Dis donc, le pou, tu pourrais me défendre. Dis-leur que je ne t'ai rien fait. Il paraît embarrassé.

– Ma mère ne veut pas que tu restes.

Sa mère et sa sœur prennent un sac poubelle de cent litres et y jettent mes vêtements et mon trousseau. On sonne à la porte. Mes parents, j'imagine. Ah non, l'oncle de ma mère. Il prend le sac poubelle. Il pose la main sur mon épaule. Le premier geste affectueux depuis une éternité.

Nous montons chez mes parents. Ben dis donc, si je m'attendais à ça : mon père assis par terre, en train de chialer. Ma mère aussi, mais c'est moins étonnant, elle pleure pour un oui ou pour un non. J'ai fait quelque chose de mal, mais je ne sais pas quoi. Ils ont tellement honte de se montrer qu'ils ont envoyé l'oncle à leur place.

– Moi, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je vais me coucher.

Les jours suivants, les voisins et les cousines viennent exprimer leurs condoléances, comme si j'étais morte.

– Quel malheur, ce qui arrive à votre fille !

Quatre histoires vraies

La commisération, ça ne dure qu'un temps. Je suis devenue une sorte de morte-vivante, que les voisins et les cousines aimeraient oublier. Personne ne veut fréquenter "Leila qui n'a pas saigné".

3 Le rideau déchiré

Seule Fatima d'en bas me parle encore.

– Tu aurais dû me le dire.

– Vous dire quoi ?

– Que tu étais déjà allée avec un homme. J'aurais demandé un peu de sang de mouton au boucher. On le met dans une petite pochette et tu le répands sur le drap quand ton mari ne regarde pas.

– Je ne suis jamais allée avec un homme. Pourquoi tout le monde parle de sang ? Je n'y comprends rien, à cette histoire.

– Tu n'étais plus vierge. D'une façon ou d'une autre...

– Vierge comme la Sainte Vierge des chrétiens ? Je sais même pas ce que ça veut dire.

– Les jeunes filles ont une membrane qui protège le sanctuaire de leur honneur, un rideau que l'on ne peut pas ouvrir, mais seulement déchirer. Une fois qu'il est déchiré, cela se passe la première fois qu'elles vont avec un homme, on ne peut pas le réparer. S'il n'y a pas de sang, c'est que le rideau est déjà déchiré.

– Je ne suis pas allée avec un homme.

– C'est ton destin. *Mektoub*. Peut-être ta chance, ta bonne étoile. Tu l'aimais, ce garçon ?

– Non. Et ce n'est pas avec ce qui s'est passé cette nuit... Je me suis sentie humiliée quand ils m'ont renvoyée, mais en même temps j'étais soulagée d'être débarrassée du pou. Je ne le reverrai jamais, jamais.

– Quel pou ?

– Mon mari. Je l'appelle le pou. Je suis épouillée !

– Ce n'est pas vraiment ton mari. Tu n'es pas mariée à la mairie. Tu n'as pas besoin de divorcer. Ta chance, c'est aussi que tu habites en France. Là-bas... Une de mes cousines, quand j'étais jeune, il lui est arrivé la même chose que toi. Cela peut se produire aussi quand on n'a jamais couché avec un homme. Si tu montes à cheval, à vélo, ou je ne sais

Quatre histoires vraies

quoi, la membrane peut se déchirer. Ils l'ont renvoyée chez elle. Son frère l'a jetée par la fenêtre.

– Elle est morte ?

– Du sixième étage. Tu as de la chance de ne pas avoir de frère. Ou alors c'est son père qui l'égorge comme un mouton. Pour sauver l'honneur de la famille. Tu n'as qu'à retourner à l'école. Tu peux réussir ta vie, même si tu ne te maries pas.

– Et pourquoi je ne me marierais pas ?

– Tu es Leila qui n'a pas saigné. Qui voudra de toi ? Ou alors tu pars en Amérique. Personne ne saura que tu n'as pas saigné.

– Le soir de mes noces, je demande un peu de sang de mouton au boucher.

– Il y a des docteurs aussi, oh, pas seulement en Amérique, ici en France et même à Casablanca, qui recousent, euh...

– Le rideau déchiré.

– Ils prennent un petit morceau de peau sur ta cuisse.

– Je préfère le sang de mouton, franchement.

– Je vais te donner un conseil, Leila : trouve plutôt un homme intelligent, qui t'accepte telle que tu es.

– Je ne vais pas me précipiter.

– Il y a encore autre chose. Viens me voir si tes règles ont du retard. Nous ferons un test.

– Quel test ?

– Un test de grossesse.

– Vous voulez dire que...

– Oui, tu peux être enceinte.

– Juste une nuit ?

– Cela arrive. Tu n'as peut-être pas envie d'avoir un enfant du pou, alors nous ferons ce qu'il faut. N'en parle pas à tes parents. Ils ont déjà du mal à se remettre de ce qui s'est passé. Pas la peine d'en rajouter.

J'ai dit à Fatima d'en bas que je ne suis jamais allée avec un homme. Je n'ai pas eu d'amoureux. Je n'ai jamais embrassé un homme. Je ne me suis pas allongée par terre sur un drap en écartant les jambes le plus possible. Mais quand j'avais sept ans...

Quatre histoires vraies

Je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais, mais je ne voyais pas le rapport. Je n'ai pas fait le rapprochement. Pourtant, il y avait du sang.

4 La pièce de dix francs

Il a des cheveux blonds qui encadrent son visage. Il est habillé tout en blanc. Il ressemble à Claude François. Ça se voit bien qu'il est gentil. Je le croise souvent dans le quartier, mais je le connais pas. Il s'appelle Fabrice. Il est presque adulte. Il a au moins seize ans, ou même dix-sept si ça se trouve.

– Eh, les filles, j'ai perdu une pièce de dix francs. Si l'une de vous m'aide à la retrouver, je lui donne deux francs.

– Moi je veux !

– Moi je veux !

– Moi, moi !

– Une seule. Il faut que ce soit la plus grande.

– Alors c'est moi.

La plus grande, c'est ma cousine. Elle a huit ans, et ma sœur cinq. Il me montre du doigt.

– Toi.

Parce que je suis la plus grande en taille.

– Où qu'elle est, ta pièce ?

– Si je savais où elle est, j'aurais pas besoin de toi pour la retrouver. Je l'ai perdue dans le champ, là.

– Dans le champ, j'ai pas le droit d'y aller. À cause du gendarme.

– Le gendarme ? Quel gendarme ?

– Avec son fusil.

– Ah, le gardien. Il tire sur les gens qui volent les raisins ou les pêches, mais c'est pas la saison. Des petits plombs, ça fait même pas mal, en plus.

Il m'emmène dans le champ.

– Elle est pas là, ma pièce. C'est plus loin.

– Ça fait trop loin. Je vois plus ma sœur et ma cousine.

– Nous y sommes. Comment tu t'appelles ?

Quatre histoires vraies

- Leila.
 - Tu vas gagner deux francs, Leila. Oh merde !
 - Quoi ?
 - J’ai envie de faire pipi. Je peux pas.
 - Pourquoi tu peux pas ?
 - Si le gardien me voit, il va me tirer dessus.
 - C’est pas la saison, tu as dit.
 - Il surveille quand même. Si je fais pipi, ça va empêcher les raisins de pousser.
 - Un peu de pipi, ça peut pas empêcher tout un champ de raisin de pousser.
 - Oui, mais si tout le monde fait comme moi, le champ sera tout pourri. Il va me tirer dessus pour faire un exemple. Il va me tuer. Toi aussi, il va te tirer dessus.
 - Pourquoi moi ?
 - Parce que tu es avec moi. J’ai une idée. Je vais le faire en toi.
 - Faire quoi ?
 - Pipi.
 - T’es fou ? C’est pas possible.
 - Mais si, tu vas voir. Baisse ta culotte.
- J’ai peur du gardien et de son fusil. S’il me tue, ma mère sera inquiète. Elle se demandera pourquoi je rentre pas. Je porte une jupe à carreaux rouge et bleue. Je baisse ma culotte. Je veux pas regarder. Je sens que quelque chose se passe.
- Ne bouge pas. Je suis en train de faire pipi. Ne bouge pas.
- J’ai mal, mais je dois pas crier, sinon le gardien m’entendra et me tuera. Et même aussi ma sœur et ma cousine m’entendront. Elles auront peur. Elle m’attendent de l’autre côté du champ.
- Où est-il ? Je sais pas à quoi je pensais. J’ai pas fait attention, il est parti, j’ai rien vu. J’espère qu’il va pas faire mal à ma petite sœur. Je dois la protéger. Je cours vers elle. Ah, elle est restée là avec ma cousine. Au lieu de m’arrêter, je cours plus vite. Je voulais protéger ma sœur, je l’abandonne. Pourquoi ? Je suis mauvaise.
- Je cours jusqu’à la maison. Ma mère ne paraît pas contente. Elle ne paraît jamais contente.
- Où étais-tu ? Où est ta sœur ?
- Je ne m’arrête pas. Je m’enferme dans la salle de bains. J’ai mal. Je regarde. Du sang. Qui coule sur mes cuisses. Jusqu’aux genoux. Ma culotte, je l’ai laissée là-bas. Je me lave

Quatre histoires vraies

les jambes avec les mains. Ce sang doit disparaître. Je veux pas de traces sur un gant de toilette ou sur une serviette. J'espère qu'il est pas revenu. J'ai abandonné ma sœur.

Ma mère frappe à la porte.

– Mais enfin, Leila, tu ne vas pas y passer la journée. Sors de là.

– Oui, maman. J'ouvre tout de suite.

Je me suis pas bien lavée.

– Tu saignes ?

– C'est rien. Je me suis écorchée. Il y a des ronces dans le champ.

– Vous ne devez pas traîner dans ce champ, tu le sais bien.

Je me réfugie dans ma chambre. Je me roule en boule sur mon lit. Je tremble. Je pleure. Ça me brûle.

Ma sœur entre dans la chambre.

– Eh, t'es passée en courant. T'aurais dû t'arrêter. T'as les deux francs ?

– Je vous ai pas vues.

– Tiens, bien sûr que tu nous a vues. Tu voulais pas me donner ma part. T'avais dit que tu les partagerais, les deux francs.

– Nous n'avons pas trouvé la pièce de dix francs. Y'avait pas de pièce de dix francs. Y'avait rien du tout.

5 Le photographe

J'ai mon brevet. Je vais au lycée professionnel. Comme j'aimais bien le ciné-club, j'ai choisi la section "techniques de l'image".

André, le professeur de photo, se moque de moi.

– Tu dois examiner l'image qui s'inscrit dans le viseur, Leila. Observe où sont les bords du cadre avant d'appuyer sur le déclencheur. Regarde, ici tu as coupé la tête de Laurent. Là, quand tu as photographié les deux enfants sur la place, il manque la moitié du petit garçon.

Il me surnomme Leila Jivaro, parce que les Jivaros sont des Indiens d'Amazonie qui coupent les têtes. Nous travaillons avec de vieux appareils et prenons des photos en noir et blanc que nous développons nous-mêmes dans le laboratoire de l'école. Nous inversons le négatif sur une feuille appelée "planche-contact", puis nous regardons les

Quatre histoires vraies

trente-six petits clichés avec une loupe spéciale, le “compte-fils”. André dit que les appareils numériques ne vaudront jamais les vieux appareils. Lui, il réalise des portraits d’un mètre de haut avec une “chambre” en bois qui date de plus d’un siècle. Ce machin n’utilise même pas de film, mais des plaques sensibles. André a exposé une série de portraits dans une galerie de notre ville. Il a demandé à des ouvriers, des femmes de ménage, des éboueurs, de poser pour lui dans son studio. La chambre permet de créer des gris très denses. La joue de l’éboueur ressemble à une plage de sable noir froissée par le vent. Elle raconte toute sa vie.

Je pose pour André. Il dit qu’il n’a jamais photographié une femme aussi belle que moi.

– Cacher ce visage sous un voile, ce serait un crime.

– Je vais te présenter à mes parents. Ce sera peut-être un peu difficile.

– Je ne suis pas musulman.

– Oh non, ça c’est forcé. Je ne peux pas sortir avec un musulman.

– Tu ne peux pas sortir avec un musulman ?

– J’ai été mariée et répudiée. Je suis comme une voiture d’occasion. Sale, souillée, cabossée. Un musulman veut une voiture neuve.

– Alors où est le problème ? Ils vont me trouver trop vieux ?

– Ils vendent leurs filles à des vieillards, c’est courant. Toi, tu es un gamin. Ce qui peut les déranger, c’est que tu fabriques des images. Dieu n’aime pas ça.

– Les gens qui ont écrit la Bible et le Coran luttent contre l’idolâtrie. Nous ne pouvons ni concevoir ni représenter le Dieu tout-puissant. Étendre l’interdiction à la figure humaine en général, c’est idiot. Ils ne regardent pas la télé, tes parents ?

– Bien sûr que si. Mais tes photos...

– Tu n’as pas besoin de leur montrer les photos où tu es nue.

– Je te rappelle ce que tu as promis : tu ne les montreras jamais à personne. Elles sont pour nous deux. Mais ils finiront par aller dans la galerie et ils verront d’autres femmes nues.

– *Inch Allah...*

J’ai choisi de devenir monteuse. Au lieu de couper des têtes, je coupe des films. Comme pour la photo, nous apprenons à utiliser les vieilles machines. Nos professeurs disent que c’est nécessaire si nous voulons comprendre en quoi consiste vraiment le

Quatre histoires vraies

montage. En dernière année, nous étudierons le montage informatique sur les machines *Avid*.

Quand nous nous entaillons un doigt avec le couperet qui sert à sectionner les films, nos professeurs rigolent et disent que c'est le métier qui rentre. Une ligne rouge sur ma peau. Je souris en pensant au drap qui ne voulait pas saigner. Les autres élèves me trouvent bizarre. Une perle écarlate au doigt de la Belle au Bois Dormant, elle s'endort pour cent ans. Moi, pas de sang, je m'éveille de mon cauchemar. Si le sang avait coulé, je serais en train de border le couvre-lit de satin rose et d'épousseter les petits voitures sur la tablette de verre. Je devrais obéir au pou et à sa mère. Je porterais le voile, c'est sûr. Ils me battraient, peut-être. Soumise et prisonnière, condamnée à vie. Privée du bien le plus précieux : la liberté.

Le montage, ce n'est pas si facile. Maîtriser l'aspect technique, cela prend quelques mois. Apprendre le vrai métier, c'est beaucoup plus long. Parfois, le réalisateur a conçu son film de manière précise du début à la fin, et tourné ce qu'il avait conçu, alors le montage se réduit à son aspect technique. Souvent, le tournage s'est mal passé, ou a révélé que le scénario boîtait un peu. Dans ce cas, on décide de "rattraper le coup au montage." Il faut donner au film la structure qui lui manque. Je ressemble à un ingénieur qui assemble l'ossature d'un bâtiment, à laquelle l'architecte accrochera la façade qu'il a dessinée. Le public admire la belle façade et néglige le travail de l'ingénieur. Le pire, c'est que certains réalisateurs font n'importe quoi. Leur film ne boîte pas, il ne tient pas du tout debout. Je n'ai plus qu'à tenter d'écrire une histoire avec les lambeaux de scènes qu'on me donne.

Nous nous marions à la mairie. Fatima d'en bas m'offre une montre en or ancienne.

– Elle marche bien, mais il faut la remonter. Elle appartenait à ma sœur, euh, je veux dire, à ma cousine.

– Celle qui est tombée du sixième étage.

– Elle ne la portait pas quand elle est morte. Elle me l'avait donnée avant de se marier.

Elle craignait peut-être...

– Elle savait qu'elle n'était pas vierge.

– C'est une coutume stupide. Ce n'est pas la vraie religion. Dieu ne veut pas ça.

– Dieu a peut-être créé le monde, mais il ne va pas s'occuper de chacun de nous. Il nous laisse libres d'inventer des coutumes stupides.

Quatre histoires vraies

- Il a l’air gentil, ton photographe.
 - Il ne se met jamais en colère.
 - Tu vois, tu as eu de la chance, en fin de compte.
- J’aperçois une lueur d’envie dans son regard.

Mon fils a un caractère très doux. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Ma fille, il ne faut pas lui marcher sur les pieds. Elle saura se défendre.

J’ai trente-cinq ans. Un soir, je raconte à ma mère ce qui s’est passé dans le champ.

– Tu as vu du sang sur ma jambe, maman. Je t’ai dit que je m’étais écorchée.

– Je ne m’en souviens pas. Mais je comprends. Je comprends... C’est la vie... Malgré ça, ou grâce à ça, tu as trouvé le bonheur.

Ses yeux s’emplissent de larmes. Je devine dans son regard, derrière le voile liquide, la même lueur d’envie que dans celui de Fatima.

La lettre déchirée

1 Le chien en peluche

Je vois bien que maman a maigri. D'habitude, les grands cernes qui soulignent ses yeux quand elle fait les nuits, elle est infirmière en chef, s'effacent pendant les vacances. Je suis sûre qu'elle est malade. Elle a l'air triste. Elle ne se réjouit pas de retrouver notre maison dans le fjord. Elle regarde le jardin comme si elle craignait de ne plus le voir, je la devine au bord des larmes. Souvent, je l'ai entendue parler de ses malades qui étaient très maigres quand ils avaient un cancer. Solveig sait peut-être quelque chose.

– Tu as remarqué, Solveig ? Elle ne mange rien.

– J'ai acheté des filets de renne. Je les préparerai avec une purée de navets et du gingembre, comme elle aime.

– Elle mange, ensuite elle va aux toilettes et elle vomit. Si elle avait le cancer ? Elle va mourir. C'est affreux. Qu'est-ce que nous deviendrons ?

– Que va devenir mademoiselle Sigrid ? Tu penses toujours à toi, en fin de compte. On ne meurt pas forcément du cancer. Maman connaît les meilleurs médecins. Maintenant, ça se soigne bien et on guérit. N'en parle pas à Sofia. Elle est encore petite.

J'ai peur qu'elle s'endorme un soir et qu'elle ne se réveille pas le lendemain. Je lui parle le plus longtemps possible.

– J'aime tellement revenir ici, maman ! Oh, quand je retrouve le parfum de la résine dans la forêt, les cris des goélands, le soleil qui ne veut pas se coucher, ça me donne envie de chanter et de danser.

– Le soleil ? Il a plu toute la journée.

– J'aime la brume qui s'élève au-dessus du fjord quand il pleut. Ce que je préfère, ici, c'est le pain de seigle. Je me demande pourquoi on ne trouve pas le même à Oslo. Toi aussi, tu es heureuse d'être ici, maman ?

– Bien sûr, Sigrid.

Quatre histoires vraies

– Ça me fait bizarre d’aller dans la forêt sans Ésope. Il était si drôle quand il courait après les écureuils ! J’ai cru l’entendre aboyer. J’ai failli appeler : “Ésope ! Ésope !” Il me manque.

– Moi aussi, il me manque. Un chien est un ami fidèle.

– Tu vas bien, maman ? Tu n’es pas malade ?

– Mais non. Ça va.

– Tu me le dirais. J’ai douze ans, quand même, je peux comprendre. Sofia est trop petite. Si tu le disais seulement à Solveig, je trouverais que c’est pas juste.

– Tu auras bientôt l’âge de Solveig. Cela vient toujours trop vite, tu verras. J’ai parfois l’impression d’avoir douze ans, de venir ici avec mes parents, et puis je regarde dans la glace et je vois une vieille femme.

– Tu n’es pas vieille, maman.

Vers la fin des vacances, maman fête son anniversaire. Nous lui apportons les cadeaux et un bon petit déjeuner dans sa chambre le matin, comme tous les ans. J’ai acheté des jumelles.

– C’est pour regarder les oiseaux, maman.

– Merci, Sigrid.

Ma tante Kristin a envoyé un paquet. Maman l’ouvre. C’est un chien en peluche. Sofia bat des mains.

– Oh, comme il est mignon ! Il ressemble à Ésope.

Elle a encore l’âge des peluches, cette petite. Ce qui m’étonne, c’est que maman se met à pleurer comme une ondine. Elle aimait beaucoup Ésope, mais quand même. Elle pleure trop, vraiment, elle ne s’arrête pas. De plus en plus étrange : papa, qui est couché à côté d’elle dans le lit, ne fait pas un geste pour la consoler. Solveig caresse la joue de maman, je l’embrasse, mais papa ne bouge pas. Il ne lui a pas rapporté un bel objet de New York ou de Tokyo comme les autres fois. Il lui offre une vilaine boîte de chocolats. Je le soupçonne de recycler une boîte qu’il a reçue lui-même.

Papa, ce n’est pas n’importe qui. Chaque année, à l’automne, tout le monde se demande s’il aura enfin le prix Nobel de littérature. Les passants l’arrêtent dans la rue pour lui dire combien ils aiment ses livres et lui demander un autographe. Souvent, il invite des gens célèbres à la maison, pas seulement des Norvégiens, même une fois Salman Rushdie et il y avait un garde du corps à la porte. Tante Kristin vient aider

Quatre histoires vraies

maman pour préparer le dîner. Maman refuse que le nombre de convives dépasse le nombre de chaises : douze. Nous, les filles, c'est idiot, nous ne devons pas parler pendant le dîner. Nous avons seulement le droit de répondre si un invité nous pose une question.

Il est très sévère. Il dit que grand-père, qui est pasteur, l'a élevé à la dure. Quand nous rions un peu trop fort dans la voiture, par exemple sur la route d'Oslo au retour des vacances, il se retourne et distribue une triple gifle. Pourtant, Solveig est déjà presque adulte. Au moins, il ne lui donne plus de fessées, tandis que moi, sous n'importe quel prétexte, hop. J'essaie de me débattre, mais il est très grand et très fort. Il a gagné des concours d'aviron à l'université.

– En Suède, c'est interdit. Tu irais en prison. Sale brute.

– Nous ne sommes pas en Suède. J'irais en prison et toi, ils te mettraient dans un foyer pour mineures. Tu aurais vite fait de regretter ta chambre et tes disques et ton ordinateur.

– Je pourrai plus m'asseoir pendant une semaine entière, maintenant.

Entre deux fessées, nous sommes copains. Il me prête des livres. Il m'a conseillé des auteurs qui sont devenus mes amis, comme Jane Austen, Mark Twain, Murakami. Nous jouons des sonates de Mozart et de Grieg ensemble, lui au piano et moi au violon. Solveig est plus proche de maman.

J'aime bien maman, quand même. Ça m'inquiète, cette maladie. Papa m'irrite, à se renfermer dans sa coquille sans s'occuper d'elle. Je suis vexée qu'elle refuse de m'en parler. Ils sont toujours à nous dire que nous ne devons pas mentir, mais quand ça les arrange, ils se permettent de nous cacher la vérité. J'appelle ça de l'hyprocrisie : "Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais."

Je dois préparer mes affaires pour l'école. Le sac à dos, les cahiers, la calculatrice.

– Les piles sont mortes, maman.

– Prépare une liste de ce qui manque. Nous irons au magasin cet après-midi. Je me demande si tu n'aurais pas besoin d'un soutien-gorge.

– Un soutien-gorge ? Sûrement pas.

– Tu ne peux pas rester une petite fille toute ta vie, Sigrid.

– Je sais si j'ai besoin d'un soutien-gorge, quand même.

– Monte dans ma chambre. Dans l'armoire près de la fenêtre, je garde des affaires de Solveig dans un carton. Tu n'as qu'à le descendre. Nous essaierons un soutien-gorge.

– C'est ça. Un vieux soutien-gorge de ma grande sœur. Je suis toujours habillée d'occasion, mais Sofia, tu lui achètes du neuf.

Quatre histoires vraies

– Je ne peux pas lui mettre des vêtements qui ont été portés par deux personnes et qui tombent en lambeaux. Le soutien-gorge, c’est juste pour voir. Si ça va, tu auras ton propre soutien-gorge, je te le promets.

Je monte dans la chambre. Sur la table de nuit de maman, j’aperçois une Bible. C’est nouveau. Elle ne lit pas la Bible. Nous allons à l’église tous les dimanches, mais ça lui suffit, comme religion. Elle se prépare à quitter ce monde, c’est sûr. Elle révise sa copie pour avoir une bonne note quand elle se présentera devant Dieu. Il faudra bien qu’elle se décide à m’en parler, ou alors je me fâche.

2 Comme un puzzle

Il y a un tableau dans la cuisine qui ressemble à un emploi du temps de classe. Les colonnes correspondent aux jours de la semaine, les lignes aux tâches à accomplir : mettre la table le soir, faire la vaisselle, essuyer et ranger, tout ça. Dans chaque case, une inscription à la craie : Sol, Sig ou Sof.

Un jour, c’est mon tour de vider toutes les corbeilles à papier de la maison. Dans la chambre de Solveig, je trouve plein de petits morceaux de papier autour de la corbeille. Je me baisse pour les ramasser. On dirait les fragments d’une lettre déchirée. Certains mots attirent mon regard : “papa”, “cette fille”. Je rassemble les morceaux. C’est comme un puzzle. “J’espère que – papa – oubliera – cette fille.”

Non, ce n’est pas possible. Je n’arrive pas à le croire. Je n’y comprends rien. Je ne veux pas comprendre. Mais je ne peux pas empêcher les souvenirs de l’été éparpillés dans ma mémoire de s’assembler. Comme un puzzle. Tout s’explique. C’est trop bête.

Ma deuxième corvée de la journée, c’est de laver la vaisselle. Solveig essuie et range à côté de moi. Si je lui en parle, elle comprendra que j’ai lu la lettre. Toujours à fourrer mon nez là où il ne faudrait pas, comme une truie. Elle savait que je vidais sa corbeille aujourd’hui. Si elle ne voulait pas que je lise les bouts de papier, elle n’avait qu’à pas les éparpiller par terre. Je marmonne sans la regarder.

– J’ai trouvé des morceaux de la lettre que tu as écrite à Olav. J’ai lu des trucs. Papa. Une fille. C’est vrai ?

Je la regarde en coin. Elle répond oui de la tête. Sans même essuyer mes mains, je file dans les toilettes et je vomis mes tripes en gémissant. Ça me serre les entrailles, ça fait

Quatre histoires vraies

très mal. Je revois une scène, dans la maison du fjord, il y a deux ans. Un ami “qui s’y connaissait” avait cueilli des champignons dans la forêt et maman avait préparé une tourte. Nous avons tous passé la nuit à vomir, mais malgré la douleur nous ne pouvions pas nous empêcher de rire. Cette fois, je n’ai pas du tout envie de rire. Comment papa a-t-il osé ? Alors c’est un homme comme les autres, un pauvre type. Il ne nous aime plus ? Il a peut-être déjà demandé le divorce. Personne ne me dit rien. Il veut devenir bigame ? Je ne pourrai jamais plus le regarder en face. Maman n’est pas malade, au moins, je devrais être contente.

Je ne parle de cette sale histoire à personne. Solveig a dit oui de la tête, mais elle n’a pas prononcé un mot, elle non plus. Pour la première fois de ma vie, je porte ce qu’on appelle un lourd secret. Je sens son poids sur mes épaules. J’observe mon double dans la glace. Suis-je voûtée ? Vais-je cesser de grandir ? Tu es voûtée comme une vieille, ma vieille. On devrait plutôt dire un haut secret. Il élève autour de moi une barrière qui me sépare des autres. Seule avec le secret. Je voudrais l’examiner et le comprendre, mais j’ai peur. Il me menace. Je détourne les yeux. Je ne veux plus le voir. C’est l’affaire de mes parents. Cela ne me regarde pas.

Je dois faire semblant de ne rien savoir. Elle aurait le cancer, ce serait pareil. Je dois me montrer aussi gentille avec mon père qu’auparavant, sinon il se douterait.

Nous habitons en face de l’église, pas juste en face mais un peu décalé. La maison appartenait à mon grand-père. C’était le pasteur de l’église, il n’avait qu’à traverser la rue. Il a pris sa retraite il y a quatre ans et il est parti à la campagne. Dzing poum poum. Quoi ? Je vais à la fenêtre, papa aussi.

– Ils sont rigolos, ces musiciens. Ce sont des tziganes ? Celui qui souffle dans le tuba, il ressemble à la grenouille qui veut devenir aussi grosse que le bœuf. Tu as une pièce, papa ?

– J’ai une pièce, mais je la garde.

– Tu ne veux pas la lancer aux musiciens ? Pourquoi ?

– Si tu les paies, ils vont se dire que les gens de ce quartier sont généreux et ils vont revenir. S’ils pensent que nous sommes radins, ils ne reviendront pas.

– Mais moi, je voudrais qu’ils reviennent

– Quand je veux écouter de la bonne musique, j’allume la radio, je mets un disque, je vais au concert. Ils arrivent sans prévenir. Ils ont le chic de déclencher leur cacophonie juste quand je joue du piano. Regarde cette fille.

Quatre histoires vraies

– Quelle fille ?

– Celle qui entre dans la maison en face.

– Ah oui. Elle habite là ? C’est la fille qui est toujours assise devant nous à l’église.

– Que penses-tu d’elle ?

– Ce que je pense d’elle ? Rien du tout. Je ne connais pas toutes les boutiques d’Oslo, mais je ne vois pas où elle a pu acheter sa robe rouge. À l’étranger, sans doute. Elle est italienne ou espagnole, peut-être.

– Pourquoi serait-elle italienne ou espagnole ?

– Elle ressemble à l’idée que je me fais d’une méditerranéenne, avec ses cheveux noirs. Elle pourrait jouer du tambourin avec les tsiganes.

Le dimanche suivant, à l’église, je remarque sa chevelure noire devant nous, comme d’habitude. Les Norvégiens ne sont pas tous blonds. Il est rare, tout de même, que leurs cheveux soient aussi noirs que du jais. Des plumes de geais. Aïe ! Un coup de coude de Solveig. Je me tourne vers elle. Elle bouge la tête, à peine, comme pour me montrer quelque chose. Quoi ? Devant ? Là ? La boule de mèches couleur de nuit. Merde. Cette fois, je ne dois pas vomir. C’est elle.

Je ne sais pas ce que je ferais si papa était assis avec nous. Il tient l’orgue de l’église. Grand-père voulait qu’il devienne pasteur et lui succède. Il a accompli la moitié du chemin. L’orgue, oui. La foi, ah non.

Plus tard, j’interroge Solveig.

– C’est qui, cette fille ?

– Une de ses étudiantes.

– Maman sait que c’est elle ?

– Bien sûr.

– Elle s’assoit devant nous exprès. ?

– J’imagine qu’elle veut provoquer maman, pour l’écœurer. D’ailleurs ça marche, je trouve.

– Je ne peux plus aller à l’église. Je n’y crois plus depuis longtemps, à toutes ces fariboles. J’en ai marre, de perdre une matinée par semaine à lutter contre le sommeil sur mon banc. Si papa y croyait, il serait devenu pasteur. Même grand-père, je me demande s’il y croit. Pourtant, il est pasteur, lui.

– Tu es obligée d’y aller.

– Ils vont me forcer ? À quoi ça les avancera ?

Quatre histoires vraies

– Si tu cesses d’y aller maintenant, maman comprendra que tu sais, pour la fille.

– Ah zut, tu as raison.

Cette fille me gâche la vie. Dès que je rentre dans ma chambre en revenant de l’école, je regarde en face pour voir si elle est chez elle. Je ne peux pas m’en empêcher. Souvent, elle se tient à la fenêtre au même moment que moi. Je ferais mieux de penser à autre chose.

Quand maman fait les nuits, la fille téléphone. Elle guette. Elle la voit partir. Aussitôt, elle appelle. Il est neuf heures du soir. Elle quitte la fenêtre, alors j’essaie de décrocher le téléphone avant mon père. Quand j’y arrive, ce n’est pas souvent, je raccroche sans rien dire. Elle n’ose pas rappeler.

Le dimanche, je passe une heure à quelques dizaines de centimètres d’elle en prétendant ignorer sa présence. Heureusement, le sermon me berce et je rêve, comme les autres dimanches. Je dérive sur le fjord, à moitié allongée dans notre petite barque. Dans mon rêve, l’eau est aussi noire que de l’encre de Chine. En réalité, la nuit n’est jamais noire là-haut. Le soleil disparaît sous l’horizon pendant une heure ou deux. Le fjord ressemble alors à une grande plaque de plomb – ou bien, quand la lune l’éclaire, à un lac de mercure. Le nouveau pasteur a remplacé grand-père quand il est parti à la retraite. Je me souviens du dernier sermon de grand-père.

– Le mal se glisse partout. Ce n’est pas par hasard qu’un serpent l’incarne dans le livre. Il entre où il veut. Il se faufile par la fente la plus étroite. Le mal est en moi, mes amis. Il est en vous. Il se tapit déjà, sournois, dans le corps potelé des bébés au berceau. Dès qu’ils naissent, il se prépare à s’emparer d’eux. Il attend son heure pour dérouler ses anneaux et cracher son venin. C’est pourquoi le livre conseille de trouver une baguette, ni trop fine ni trop grosse, pour chasser le mal de la chair tendre des enfants.

Quand il disait : “le mal est en moi”, ses yeux brillaient comme ceux d’un démon. Il trompait peut-être grand-mère avec une jeune paroissienne à la chair tendre. Quand il disait : “il est en vous”, il montrait les fidèles du doigt. Il me montrait du doigt et je me sentais envahie par une grande honte.

Il trompait grand-mère et maintenant papa trompe maman. C’est un mal qui se transmet de père en fils. Papa a deviné qu’il ne saurait pas résister à la tentation, alors il a renoncé à devenir pasteur. Si tous les hommes sont des pécheurs, le pasteur qui les dénonce et qui pêche lui-même est le plus hypocrite de tous.

Quatre histoires vraies

Le nouveau pasteur est moins sévère que grand-père. Il ne pointe pas les fidèles du doigt pour les accuser de tous les maux. Il prêche plutôt le pardon et la tolérance. Jésus sauve la femme infidèle que les gens veulent lapider : “Que celui qui n’a jamais péché lance la première pierre.” Nous sommes quand même tous des pécheurs, dans cette affaire. Il me tire de ma rêverie en parlant du métro de Tokyo.

– L’Église évolue. Aujourd’hui, les futurs pasteurs étudient la théologie comparative. En ce qui me concerne, j’ai eu le privilège d’aller étudier le bouddhisme au Japon. Ici, à Oslo, nous avons un petit métro de rien du tout. À Tokyo, des millions de personnes prennent le métro tous les jours. Vous avez sans doute vu ces employés qui poussent les gens pour les faire entrer dans des wagons déjà pleins. Je n’ai pas vu ces pousseurs, mais je me suis néanmoins demandé comment tous les voyageurs réussissaient à s’entasser dans les wagons sans s’entretuer. Eh bien, c’est simple. J’ai pensé qu’ils appliquaient la règle d’or : Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu’ils te fassent.” Ils ne donnent pas de coups de coude parce qu’ils n’ont pas envie d’en recevoir. S’ils laissaient leurs instincts agressifs prendre le dessus, ils rentreraient chez eux avec un œil au beurre noir et des dents cassées. Si les êtres humains veulent vivre ensemble en société, ils doivent se respecter les uns les autres. Qu’ils soient chrétiens ou non, leur religion ou la sagesse de leur culture leur inculque cette règle d’or. Jésus l’a formulée à sa manière : “Aime ton prochain comme toi-même.” Bouddha l’a formulée autrement, mais en fin de compte cela revient au même.

C’est un homme jeune et souriant, tout l’opposé de grand-père. Je le vois souvent, puisque nous habitons en face de l’église. Quelques jours après avoir entendu ce sermon, je lui ai demandé ce qu’il pensait des parents qui battent leurs enfants.

– Tu connais des parents qui battent leurs enfants, Sigrid ?

– J’ai remarqué que les pasteurs répondent souvent à une question par une autre question. Je me demande seulement si la Norvège devrait adopter la même loi qu’en Suède, celle qui interdit les fessées. Ces parents qui battent leurs enfants font aux autres ce qu’ils n’aimeraient pas qu’on leur fasse. Si j’ai bien écouté votre sermon de dimanche, ce n’est pas très chrétien, ni bouddhiste.

– Il m’a semblé, en effet, que les Japonais ne battaient pas leurs enfants. Ces parents dont tu parles infligent à leurs enfants non pas ce qu’ils n’aimeraient pas subir, mais plutôt ce qu’on leur a fait quand ils étaient eux-mêmes des enfants. Ils ne pouvaient pas rendre les coups à leurs parents, alors ils se vengent sur leurs propres enfants. Je crois que

Quatre histoires vraies

ce genre de répétition peut s'interrompre. La violence de l'éducation s'atténue, me semble-t-il. Les parents d'aujourd'hui sont beaucoup moins brutaux que ceux du passé. J'espère que la fessée va disparaître, même dans les pays où aucune loi de l'interdit.

– Dieu vous entende !

– Tu sais, Sigrid, j'ai cité la règle d'or : "Ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse." On peut l'inverser : "Fais aux autres ce que tu aimerais qu'ils te fassent." Eh bien, on dit que si les parents traitent leurs enfants avec la plus merveilleuse bonté, ils ne doivent pas s'attendre à ce que leurs enfants leur rendent leur amour. Ils rendront l'amour à la génération suivante, en traitant leurs propres enfants avec bonté. C'est le principe même de l'amour chrétien : on le donne sans rien attendre en retour – mais on se sent beaucoup mieux quand on l'a donné.

Merci pour le sermon personnalisé. Je n'avais pas l'intention de tirer les cheveux noirs à l'église, de toute façon.

3 La voiture de police

La viande me dégoûte. Je vais souvent vomir après le repas, comme maman – dans les toilettes du deuxième étage, discrètement. J'ai lu des articles dans les magazines sur les jeunes filles boulimiques qui se forcent à vomir. Pas du tout. Je n'ai pas faim. Je préférerais ne pas vomir. Je ferais mieux de me déclarer végétarienne et puis voilà. Je maigris. Je grandis quand même pas mal, et mes seins ont décidé de pousser, alors ça paraît normal que je maigrisse.

Je me suis mise à courir. Pour me changer les idées. Je cours le matin, avant le petit déjeuner. Le printemps est revenu. Même si le soleil dort un peu plus à Oslo que sur le fjord, il fait clair très tôt.

Une fois par mois, mon père donne un séminaire à l'université de Trondheim. Un jour où il part à Trondheim, je cours comme tous les matins dans le parc Tøyen. Je suis à l'intérieur du parc, mais près du bord, cachée par les arbres, à un kilomètre environ de chez nous. Je vois un grand break Volvo jaune, eh c'est le nôtre, s'arrêter au coin de la rue Jens Bjelkes et de la rue Sars. Les breaks Volvo ne manquent pas à Oslo, même jaunes, mais le nôtre se reconnaît à ses bosses et à ses cicatrices, papa conduit très mal, et le filet qui maintenait Ésope derrière est toujours en place. La fille attendait au soin de la

Quatre histoires vraies

rue. Ce serait une curieuse coïncidence si elle montait dans un break identique au nôtre. Il l’emmène à Trndheim, c’est sûr. La rue Sars conduit tout droit à la route du nord. Elle porte un gros sac à dos gris de camping. Pourquoi si gros ? Ils vont dormir dans la maison sur le fjord. Elle emporte des draps. Elle ne veut pas laisser son odeur dans le lit conjugal. Les oiseaux chantent leur aubade dans le parc Tøyen. Les rayons de soleil dansent entre les feuilles. Je ne dois pas imaginer mon père et cette fille enlacés là-bas devant la cheminée. Je ne dois pas non plus trébucher sur une racine et m’étaler par terre.

Tous les jours, quand je rentre de l’école, je trouve maman en pleurs. Je ne l’avais jamais vu pleurer. Je ne sais pas quoi faire. Si j’entreprends de la consoler, elle se demandera ce qui m’arrive. Je suis égoïste et indifférente, c’est bien connu. À l’école, des idiots m’ont surnommée la banquise – solide, mais froide.

– Je suis à la maison.

J’annonce mon retour à la cantonnade, comme si je ne la voyais pas, et je monte dans ma chambre. J’ai pensé lui dire, le jour où j’ai vu la fille s’asseoir dans notre break, mais je n’ai pas osé. Pas mes affaires.

Un soir, ma mère part à l’hôpital et revient dix minutes plus tard. Papa est au téléphone avec sa dulcinée. C’est bête : cela ressemble à une nouvelle qu’il a écrite, sa plus connue, ou en tout cas celle que nous avons étudiée en classe, l’histoire du prince de Venossa. Il fait semblant de partir à la chasse dans ses terres de Venossa avec tout son équipage de veneurs et d’écuyers et ses centaines de chiens, mais il revient au milieu de la nuit à Naples, entre dans son palais par une porte dérobée, monte à l’étage et surprend sa femme et son amant, le duc Truc-Chose, couchés dans le lit conjugal. Il égorge le duc avec son grand couteau de chasse et réveille sa femme.

– Hein ? Quoi ? Quelle heure est-il ? demande-t-elle d’une voix pâteuse.

– L’heure de mourir, madame.

– Aaargh !

Elle pousse un grand cri en découvrant le corps du duc à moitié séparé de sa tête, au milieu d’un lac de sang. Le prince la saisit par sa chevelure de jais, la tire hors du lit et la traîne toute nue jusqu’à l’escalier. Le corps délicat de la jeune femme rebondit et se disloque en descendant les marches de marbre. Les domestiques en chemise de nuit entr’ouvrent les portes et regardent, effarés, le supplice de leur maîtresse. Arrivé en bas, le prince achève la malheureuse d’un grand coup de couteau.

Quatre histoires vraies

– Ainsi périssent les femmes infidèles, hurle-t-il.

Tout le monde félicite le prince pour avoir sauvé son honneur. C’était banal, en ce temps-là, de buter une épouse adultère. L’histoire serait oubliée si le prince n’était devenu célèbre comme compositeur de musique, sous le nom de Carlo Gesualdo.

J’espère que maman ne va pas sortir son grand couteau de chasse de son sac. Ce serait rigolo, n’empêche. Enfin non, pas très rigolo.

Je suis allée demander des explications à Solveig sur un poème anglais que j’étudie. Dès que nous entendons la port se d’entrée se refermer, nous comprenons ce qui se passe. Nous sortons et nous nous cachons en haut de l’escalier, comme les serviteurs du prince. Sofia est restée dans sa chambre. Il vaut mieux qu’elle ne soit pas mêlée à tout ça. Nous voyons maman entrer dans le bureau de papa. Nous entendons des éclats de voix. Ils ressortent. Papa a dû raccrocher. Elle crie, elle pleure.

– Je n’en peux pus... J’en ai assez... C’est vraiment dégueulsasse...

– Sois raisonnable, voyons. Pense aux filles.

Papa ne crie jamais. Il parle avec une sorte de fermeté condescendante, comme s’il s’adressait à un de ses élèves. Comme s’il voulait énerver maman encore plus.

Elle monte l’escalier. Nous revenons vite dans la chambre de Solveig. Maman entre dans sa chambre. Nous l’entendons ouvrir des tiroirs et des portes de placards.

– Elle fait ses valises. Arrête de chialer, Sigrid. Je croyais qu’on te surnommait la banquise.

– La banquise est en train de fondre. Elle va partir ? Qui s’occupera de nous ? Tu ne peux pas demander aux Hansen, dis ?

– Les voisins ? Tu veux mêler les voisins à cette histoire ? Tu deviens folle ! Je m’occuperai de toi et nous nous occuperons toutes les deux de Sofia. Ils vont divorcer. Cela n’a rien d’extraordinaire. J’espère que nous ne devons pas dire : “Oui, belle-maman” à la nouille d’en face. Elle pleurniche comme une gosse, maintenant. Tiens, mouche-toi. Les psychologues appellent ça de la régression. Tu retombes en enfance.

Nous entendons maman ressortir de sa chambre. Elle ne vient même pas nous voir. Elle descend l’escalier. Nous entendons la voiture démarrer. Solveig paraît quand même prise de court.

– Papa n’a même pas tenté de la retenir. Il ne s’attendait pas à ça, je parie. Juste le soir où il a son émission à la radio.

– Il a son émission ? Ah, c’est vrai. Alors nous serons vraiment toutes seules.

Quatre histoires vraies

– Quand maman est à l'hôpital et papa à la radio, nous sommes toujours toutes seules. Cela ne change rien.

Nous mettons la table, dînons, lavons et essuyons la vaisselle en respectant les consignes inscrites sur le tableau dans la cuisine. Sofia plaisante, comme d'habitude.

– Encore un peu de rôti de porc, Sigrid ? Il faut manger de la bonne viande bien grasse si tu veux que tes seins poussent.

Je me demande si elle a compris ce qui s'est passé ce soir. Elle a seulement dix ans. Solveig et moi, nous évitons d'en parler devant elle.

Le surlendemain, alors que je suis en train de jouer au ping-pong avec Haakon Hansen dans son jardin, une voiture de police entre dans notre rue et ralentit, comme si elle cherchait quelque chose. Elle se gare devant notre maison, à peu près. Un homme et une femme vêtus en civil en sortent. Je me demande ce qu'ils veulent.

– Eh, Sigrid, les policiers vont chez toi.

– Tiens, c'est bizarre. Excuse-moi, Haakon, je vais voir.

Les policiers discutent avec papa dans son bureau. Ensuite, ils ressortent tous les trois et papa repart avec eux dans la voiture de police. Solveig paraît perplexe.

– Ça c'est quelque chose. Jamais je n'aurais pensé voir la police chez nous.

– Tu crois que leur visite a un rapport avec maman ?

Sofia, qui sort à ce moment de sa chambre, se mêle à la conversation.

– T.S., dit-elle.

– Quoi ?

– Tentative de suicide.

– Maman a tenté de se suicider ? Comment tu le sais ?

– Vous ne me demandez pas si elle va bien ?

– Elle va bien ?

– Ouaip. Vous me prenez vraiment pour une gourde, toutes les deux. La petite Sofia, qui suce encore son pouce et qui joue à la poupée. Venez, je vais vous montrer quelques chose. Dans ma chambre.

– Où est-elle ?

– Je vous dirai tout si vous venez voir ce que j'ai à vous montrer. Entrez, n'ayez pas peur. Regardez, ça, qu'est-ce que c'est ?

– Ton ordinateur.

– Et ça ?

Quatre histoires vraies

- Ton casque. Tu continues à écouter ces affreux rappeurs islandais ?
- J’écoute ce que je veux. Par exemple... Vous voyez ce fil ? Regardez de près, le symbole au-dessus de la prise d’entrée.
- Un micro.
- Maintenant, regardez où va le fil.
- Ça n’a pas de sens. Il monte le long de la cheminée et il disparaît dans le mur.
- Venez. La visite continue. Suivez le guide
- Eh non, pas dans le bureau de papa. S’il revient, ce sera notre fête.
- Il ne reviendra pas de sitôt. Il est parti à l’hôpital avec les policiers. Maman a absorbé des médicaments. Les infirmières ont la clé de l’armoire à pharmacie. Ils l’ont trouvée inconsciente et lui ont fait un lavage d’estomac. Dans deux ou trois jours, elle sera sur pied. Bon, vous vous décidez à entrer ? Regardez, au bord de la cheminée, ce coin de papier peint est mal collé. Je le soulève, et qu’est-ce que je découvre ?
- Je ne sais pas, moi. Du plâtre ?
- T’es bête ou quoi ? T’as rien compris. Toi, Sigrid, tu vois ce que c’est ?
- On dirait un bout de fer dans le mur.
- Un micro, idiot.
- Tu as placé un micro dans le bureau de papa ? Tu te prends pour James Bond ?
- Plutôt, pour Pippi Långstrump¹. Tu lui ressembles, avec tes couettes et tes tâches de rousseur.
- Tu as percé un trou dans le mur ?
- J’ai emprunté sa perceuse. Ça marche super bien, ces bêtes-là. J’ai juste cassé une mèche, mais j’ai racheté la même. Je voulais écouter ses conversations avec Karen.
- Qui est Karen ?
- Vous la connaissez. Elle habite en face. Elle est toujours assise devant nous à l’église.
- La fille ? Tu es au courant ?
- Le bureau de papa est à côté de ma chambre. Maman part. Dix minutes après, le téléphone sonne et il parle pendant une heure. Pas besoin d’être Sherlock Holmes pour

¹ En France, Fifi Brindacier. Héroïne insolente et révoltée de trois romans de la Suédoise Astrid Lindgren (1907-2002).

Quatre histoires vraies

comprendre. Ah, je vais vous montrer un truc marrant. Quand je vois un tiroir fermé à clé, j'ai envie de l'ouvrir. Je ressemble à la femme de Barbe Bleue. Alors j'ai trouvé cette clé.

– Tu ouvres le tiroir du bureau de papa ?

– Où as-tu trouvé la clé ? Dans la rue ?

– Ce genre de serrure est simple. J'ai acheté un lot de clés au marché aux puces. J'en ai essayé au moins trente avant de trouver la bonne. Là, c'est un paquet de lettres de Karen. Écoutez ça, c'est gratiné : “Je suis la terre féconde et tu es le laboureur vigoureux. Le soc de ta charrue s'enfonce dans ma chair pour perpétuer le cycle éternel de la vie.” On voit qu'elle étudie la littérature, pas la comptabilité.

– Tu rigoles, Sofia, mais ce n'est pas drôle.

– Boh, mieux vaut en rire qu'en pleurer. Nous aurons peut-être bientôt une demi-sœur, ! Alors regardez cette lettre. C'est la mère de Karen qui l'a écrite. Vous voyez l'enveloppe, elle est adressée à maman, mais il n'y a pas de timbre. Je pense que Karen l'a donnée à papa, lequel n'a pas osé la transmettre à maman. Ou bien maman l'a lue et l'a rendue à papa. “Madame, ma fille aime votre mari et il l'aime. Vous feriez mieux de disparaître pour qu'ils puissent se marier.”

– Elle a écrit : “Vous feriez mieux de disparaître” ?

– Bon, j'ai résumé. Attendez, je lis : “Personne ne gagne rien à refuser de regarder la réalité en face, bla bla bla.” Si j'étais maman, je chercherais un beau docteur à l'hôpital.

– Un pédiatre qui ressemble à George Clooney ? Tu regardes trop la télé, ma petite.

Maman revient deux jours plus tard, comme s'il ne s'était rien passé. Elle ne dit rien. Elle est très pâle, c'est tout. Papa semble avoir oublié son voyage en voiture de police. Le soir, quand il revient de l'université, il a très faim.

– Vous avez mis la table, les filles ? C'est prêt ?

Puisque maman n'est pas morte, elle doit préparer le dîner, comme avant, selon les lubies de papa : viande les jours pairs, poisson les jours impairs. S'il arrive en retard, elle doit garder les plats au chaud, dans le four ou au bain-marie. Il refuse d'acheter un four à micro-ondes, de peur que les ondes ne liquéfient son précieux cerveau.

Solveig aide maman. Moi, j'échappe à cette corvée parce que je dois réviser mes leçons. Mes notes dégringolent depuis le début de l'année scolaire. Depuis que cette histoire me ronge la tête. Mes parents signent mon bulletin sans m'adresser le moindre reproche.

Quatre histoires vraies

Avanat, le dîner ressemblait à une sorte de petite fête. Chacun racontait ce qu'il avait fait dans la journée. Maintenant, c'est un moment sinistre. Seule Sofia continue de jouer sa Pippi Långstrump, bavarde comme une pie.

– La prof de maths nous a parlé des équations. Il y a une inconnue qui s'appelle x . Le but du jeu, c'est de la démasquer pour trouver ce qu'elle vaut. En histoire, nous avons étudié la guerre de trente ans. Les Suédois n'étaient pas neutres en ce temps-là. Ils avaient la plus grosse armée. Le prof dit que le conflit a été mal résolu. Il a couvé sous la cendre pendant des siècles. Pour rassembler les petits états allemands, ennemis depuis la guerre de trente ans, Bismarck a attaqué la France en 1870, ce qui a conduit ensuite aux deux guerres mondiales. Pour se rappeler les deux guerres mondiales, c'est facile. Il y d'abord la première, et puis la seconde.

4 L'escalier

L'année scolaire s'achève bientôt. Allons-nous partir au fjord comme chaque été ? Cela fait un an que cette sale histoire me gâche la vie. La fille ne téléphone plus, mais Sofia dit que les deux tourtereaux continuent de filer le parfait amour. Elle lit de nouvelles lettres dans le tiroir, je suppose.

Un samedi matin, j'accompagne Sofia dans un magasin d'informatique. Elle veut acheter je ne sais quel bidule pour son ordinateur. Quand nous revenons, nous trouvons papa et maman derrière la porte d'entrée. Une impression fugace me traverse l'esprit : nous les avons surpris, ils se disputaient. Je dis fugace, parce que je n'ai pas le temps de penser. Mon père me saisit par le col de ma veste, me soulève à moitié de terre et se met à hurler – lui qui n'élève jamais la voix.

– C'est le bordel dans ta chambre. Tu crois que je vais tolérer ça plus olongtemps ? Je vais t'apprendre à ranger, moi, à coups de pied dans le cul s'il le faut, merde.

Je ne comprends même pas ce qu'il dit. Ma chambre n'est pas dérangée. En tout cas, pas plus que d'habitude. Je dois surtout m'occuper de parer ses coups. Il me tient d'une main et me tape de l'autre. Il m'entraîne dans l'escalier et me monte de force, en continuant à me frapper la tête, les épaules, les bras, même les jambes. Je n'arrive pas à poser les pieds sur les marches, je me heurte les genoux, j'ai mal, je pleure. Si j'avais la force de parler, je lui demanderais s'il se prend pour le prince de Venossa. Bon, c'est

Quatre histoires vraies

moins risqué d'être tirée vers le haut que vers le bas, et j'espère qu'il ne va pas sortir son grand coutelas pour m'égorger à l'arrivée. J'entends vaguement les cris de maman.

– Arrête, mais enfin, arrête ! Tu es fou ! Elle ne t'a rien fait, tout de même. C'est ta fille.

Elle monte derrière nous. Elle tente de l'empêcher, de s'interposer. Je sens un liquide chaud couler entre mes jambes. Zut, j'ai fait pipi dans ma culotte. Ça lui donne une raison de me punir.

Dans le couloir qui mène à ma chambre, il me tire par les cheveux, vraiment comme le prince dans son histoire. C'est injuste. Ce n'est pas moi qui ai commis le péché d'adultère. Il ouvre la porte de ma chambre et me jette sur mon lit. Je tremble comme si j'avais très froid, j'ai mal à la gorge d'avoir trop pleuré et crié. Maman entre dans la chambre. Il se retourne comme s'il voulait la frapper. À travers mes larmes, je devine que maman le dissuade, par je ne sais quoi de ferme ou de menaçant dans son attitude, de s'en prendre à elle. Il sort en courant. Je l'entends qui bondit jusqu'à l'escalier et descend comme un enragé. J'entends ses hurlements mêlés à ceux de Sofia. Il lui inflige le même traitement qu'à moi. Maman tente en vain de la protéger.

Je ferme la porte de ma chambre à clé. Je ne descends pas déjeuner. J'ouvrirai quand mon père viendra me présenter ses excuses. S'il ne me demande pas pardon après ce qu'il a fait, c'est qu'il renonce à être père de famille. Il n'a qu'à partir avec la fille et bon débarras. Je me demande ce que le pasteur lui trouverait comme circonstances atténuantes. Grand-père l'a maltraité. Il le frappait avec une baguette pour obéir au commandement de Dieu. Ni trop fine, ni trop grosse. Il ne vient pas. Maman ne vient pas non plus.

Il part. Il revient le lendemain. Une semaine plus tard, ils nous annoncent quelques décisions au cours du dîner – entre la poire et le fromage, comme disent les Français (sauf qu'ils ne mangent jamais la poire avant le fromage).

– Nous avons mis cette maison en vente, ainsi que la maison sur le fjord.

– L'université de Trondheim me propose de transformer mon séminaire en cours régulier. J'ai accepté, donc nous irons habiter là-bas.

– J'ai trouvé une place d'infirmière en chef dans l'hôpital pour enfants de Trondheim.

Sofia et moi, nous ne parlons plus à papa depuis qu'ils nous a battues. Ni à maman, puisqu'elle n'est même pas venue nous consoler. Solveig se tait aussi, de peur de

Quatre histoires vraies

déclencher une nouvelle crise. Nous commentons le changement de nos vies entre nous, après le dîner.

– Je vais perdre tous mes copains et copines de classe.

– Je ferais mieux de rester dans le même lycée pour la dernière année. Je vais voir si je peux trouver une chambre en ville. Chez des gens qui ont des enfants, par exemple. Je ferais la baby-sitter au lieu de payer un loyer. J’ai l’habitude de m’occuper de deux diablasses, donc je peux faire face à toutes les situations.

– J’aime bien cette maison, moi. Je ne parle même pas des micros que j’ai installés partout. Tout est à refaire. C’est dégueulasse : en fin de compte, cette salope de Karen me chasse de chez moi et de mon collège.

5 Le goût du fjord

Je vis dans le sud de la France. J’ai commencé par habiter à Londres, où j’étudiais le design. J’ai rencontré Sébastien dans un pub. Il avait émigré en Angleterre pour gagner beaucoup d’argent à la bourse. Il exerçait la profession que l’on appelle en bon français *trader*. Il a pris sa retraite à trente ans avec un compte en banque bien garni. Il est rentré chez lui, près d’Avignon, et il a ouvert un restaurant. J’étais très amoureuse, alors je l’ai suivi. Je me suis occupé des desserts et des pâtisseries. J’ai toujours aimé inventer des desserts et des gâteaux. Déjà, à Trondheim, on ne me surnommait plus la banquise, mais la reine du pain perdu. J’ai appris le français.

Au bout de quelques années, j’ai compris que je n’étais pas amoureuse de Sébastien, que je m’étais trompée. Je l’ai quitté. Il s’est fâché, alors j’ai quitté aussi son restaurant. Entre-temps, j’avais acquis une assez bonne réputation de pâtissière. Le patron d’un célèbre restaurant de luxe de la Côte d’Azur m’a engagée. Un magazine américain m’a consacré un article. “Sans doute un des meilleurs chefs-pâtisseries de la nouvelle école. Ses gâteaux ne sont pas seulement un plaisir pour le palais, mais aussi pour les yeux, car elle sait inventer des formes étonnantes, parfois même ahurissantes. Etc.” Je peux remercier l’école de design de Londres.

Mes parents se sont réconciliés. L’année dernière, Sofia m’a donné des nouvelles. Elle participait au tournage d’un film à Saint-Tropez. Elle est ingénieur du son.

Quatre histoires vraies

– Il a beaucoup changé en quinze ans. Il n’a jamais revu cette Karen, j’en suis sûre. Ils ressemblent à n’importe quel vieux couple. Ils ne se disputent jamais. C’était la crise de la cinquantaine, le démon de midi. Maintenant, il prépare le dîner. Il fait la vaisselle les soirs où elle part à l’hôpital. Ils ont célébré leurs quarante ans de mariage. Tu sais ce qu’il lui a offert ?

– Tu me l’as écrit : la maison sur le fjord. Tu as même joint une photo à l’e-mail. Elle était plus petite que dans mon souvenir. C’est étrange qu’ils n’aient pas divorcé, à l’époque.

– Elle a eu l’intelligence de lui pardonner.

– Ben moi, je ne lui ai pas pardonné. Je ne lui pardonnerai jamais.

– Bah, c’est un pauvre type. Tu te souviens que maman versait des litres de larmes, et nous trois aussi. Quand je suis partie pour le tournage, c’est lui qui a pleuré. On ne le mentionne plus pour le prix Nobel. Les gens disent que c’est un romancier du XIXème siècle, et que nous venons d’entrer dans le XIXème. L’académie suédoise a déjà récompensé deux Norvégiens, Knut Hamsun et Sigrid Undset. Ils cherchent des Indiens et des Chinois.

– Avec un milliard d’Indiens et un milliard de Chinois, ils devraient y arriver.

– En tout cas, il ne vont pas donner le prix à un autre Norvégien avant un siècle ou deux.

Un éditeur installé à Aix-en-Provence, renommé pour ses publications de littérature scandinave, a traduit plusieurs romans de mon père. Ils donnent une petite fête pour son soixante-dixième anniversaire. À cette occasion, mon père vient me voir au restaurant. Le chef prépare un menu dégustation pour lui. Je ne lui ai pas envoyé l’article flatteur paru dans le magazine américain, mais quelqu’un d’autre l’a fait, puisqu’il a montré l’article à Sofia.

– J’aimerais bien manger une de tes fameuses pâtisseries, Sigrid, mais mon docteur prétend qu’une bouchée de gâteau peut me tuer. Il n’est pas de pire poison pour mon vieux cœur, semble-t-il, que le sucre et les graisses.

– La moitié de notre clientèle est américaine, papa. Ils ne mangent que des gâteaux sans sucre et sans graisses. Tiens, tu peux goûter celui-ci : pudding de seigle à la fleur d’oseille et aux fraises des bois.

Je le connais. Je peux lire la pensée qui se forme dans son esprit : le goût de ce gâteau évoque le fjord. Il ne le dit pas, parce c’est trop évident.

Quatre histoires vraies

– Tu te souviens d'Ésope ? Ta mère possède un nouveau chien, Inu. Il ne ressemble pas à Ésope, mais il aime nager dans le fjord, comme lui.

Le charcutier

1 La béhémme

Au lycée hôtelier de Metz, nous rêvons tous de travailler dans des palaces, dans des restaurants trois étoiles. Le top, ce serait sur le Queen Elizabeth II. Palace flottant. Même femme de chambre ou aide-cuisinier, il y a quand même les escales. New York, Rio, Singapour. Je rencontre un riche Américain... Hé, pas trop vieux.

On peut toujours rêver. Nous savons ce qui nous attend : servir du bœuf-purée à des mêmes braillards dans une cantine scolaire, ou à des vieux délabrés dans une maison de retraite. Si nous échappons au chômage.

Ma mère dit que c'est de ma faute.

– Tu aurais mieux fait d'étudier, Jennifer. Au lieu de traîner ans la rue et de regarder des sottises à la télé.

– Tu me l'as déjà dit cent fois, maman. À quoi ça sert de le répéter ? J'ai compris. De toute façon, c'est trop tard.

Elle s'est pas occupée de moi, non plus. J'habitais tout le temps chez ma grand-mère. Je vais pas compter mes beaux-pères, il faudrait une calculette.

Toute une bande d'élèves et d'anciens élèves se retrouve le soir sur la place de la Comédie. Ils traînent, voilà. Ils feraient mieux d'étudier. Ils font griller des saucisses et des côtelettes sous l'arche du pont Saint-Marcel. Jusqu'à deux ou trois heures du matin, souvent.

Il y a deux frères, Martin et James. Ils ont fini le lycée. James travaille dans une charcuterie industrielle, Martin dans un restaurant d'entreprise.

Ils sont très bruns et maigres, super nerveux. James est l'aîné. Il a trois ans de plus, des yeux charbonneux et un drôle de sourire d'un seul côté. Ils voudraient tous les deux sortir avec moi. Ils disent que je ressemble à Björk. Nous avons visité le parc animalier de

Quatre histoires vraies

Lemberg, ils ont des éléphants de cirque à la retraite, c'est assez minable, et ensuite nous sommes allés en boîte. J'ai choisi James. Déjà, il a une voiture. Ensuite, Martin marche à côté de ses pompes la moitié du temps.

James m'emmène en voiture sans son frère.

– Nous allons où ?

– C'est une surprise.

Nous passons la frontière. Le paysage devient tout plat, et puis des dunes cachent l'horizon.

– Oh, la mer, la mer ! Je vais manger du poisson.

– Si nous trouvons un restaurant. En hiver, tout est fermé.

Nous trouvons un restaurant et un hôtel. Des endroits pour des bourgeois qui regardent pas à la dépense, mais hors saison c'est moins cher. Chambre avec vue sur la mer. Petit déjeuner au lit. Si nous étions larbins sur le Queen Elizabeth, nous aurions des cabines sans hublots. Nous sommes comme des passagers de première. Nous passons la matinée sur la plage. L'eau est trop froide pour se baigner, bien sûr. Le vent arrive tout droit du pôle Nord. Nous devons marcher et courir si nous ne voulons pas trembler de froid. James fume pour se réchauffer, mais moi j'aime pas ça.

Il sort une liasse de billets de sa poche et paie pour nous deux. C'est la fin du mois, il vient de toucher son salaire. Il dépense tout, à vue de nez. Il est pas riche. Pendant que j'habitais chez ma grand-mère, son frère et lui vivaient dans des foyers et des familles d'accueil. Ils partagent une chambre de bonne dans une impasse.

Au retour, la voiture tombe en panne. De la fumée sort du capot, ou plutôt un jet de vapeur d'eau. Le moteur tousse, gémit et se tait. James fait semblant de savoir.

– Nous avons pété une durite.

Il dit n'importe quoi pour se donner une contenance. Nous poussons la voiture pour la sortir du milieu de la route. J'ai seize ans. Elle est deux fois plus vieille que moi, cette bagnole. Elle pourrait être ma mère. Il appelle une dépanneuse. Bon débarras. Nous rentrons en train et en autocar.

Deux jours plus tard, il arrive sur la place de la Comédie avec une Béhemme. Une occasion qui paraît neuve, sans mentir. Gris métallisé, aucune égratignure, carrément sexy. Pas la grosse Béhemme, la petite, mais quand même.

– Je l'ai achetée à un papy. Ça le fatigue de passer les vitesses, il va prendre une automatique. T'as vu ? Trente mille kilomètres. C'est rien du tout, pour une Béhemme.

Quatre histoires vraies

Tout le monde veut la regarder de près et monter dedans. James jubile.

– Pas tous à la fois. Si t’as pas le permis, tu peux pas la conduire.

Le seul qui n’a pas l’air content, c’est Martin. Il est jaloux. Un petit frère, c’est toujours jaloux, de toute façon. Il a pas son permis, en plus. James se trouve un autre copain, Patrick, un mec un peu falot qui lui obéit au doigt et à l’œil.

Au lycée hôtelier, les professeurs sont nuls. Ils nous engueulent à longueur de journée. Il paraît que c’est pour nous habituer à la manière dont les clients nous traiteront un jour.

– Puisque vous envisagez d’exercer une profession de service, mademoiselle, vous devez éviter toute négligence dans votre tenue.

– Qu’est-ce qu’elle a, ma tenue ? Elle vous plaît pas ?

– Ce n’est pas la question. Vos vêtements sont fripés, vos chaussures boueuses. Vous devez apprendre à respecter les clients en vous présentant de façon correcte.

– Ben vous, hé, vous pourriez apprendre à respecter les élèves. J’ai passé la nuit en boîte et j’ai pas eu le temps de me changer. Ça risque pas de vous arriver.

Le proviseur me convoque. Ils me renvoient pour deux jours parce que j’ai été impertinente. J’en ai marre, de ce bahut.

James n’est pas content non plus.

– Presque tous les soirs, en ce moment, ils nous préviennent à la dernière seconde, hop, des heures sup. Ils devraient nous payer, c’est la loi, ben tu parles. Ils disent qu’ils nous donneront des congés le mois prochain pour compenser. Personne ne proteste, c’est ça qui cloche. S’ils veulent continuer ce petit jeu, ce sera sans moi.

Patrick, le nouveau copain de James, propose un truc.

– Mon père, il a une maison à Marck-Plage. Y’a du boulot, là-bas, à ramasser les moules.

James s’y voit déjà.

– J’aurai plus besoin de partager le loyer de la chambre avec mon frère. Il se trouvera un autre coloc. Tu viens, Jenny ?

– Attends, je peux pas me décider en trois secondes.

– Ils doivent me payer après-demain. Ensuite, j’y vais. Si t’es pas prête, tu pourras toujours nous rejoindre après.

Je réfléchis deux jours, et puis je pars avec eux. Quand la Béhemme sort de Metz et s’élance sur la route, j’ai l’impression que je respire mieux, comme si je sortais au grand air après avoir croupi des années dans un cachot. Je me demande ce que je trouverai au

Quatre histoires vraies

bout du chemin. Quelques flocons de neige qui ne savent pas s'ils veulent monter ou descendre viennent fondre sur le pare-brise. Un soleil pâle luit dans un ciel gris. Le premier jour de ma nouvelle vie.

2 Embrouilles

Patrick prétend que la maison est contente de nous voir.

– Elle s'ennuie, toute seule. Le vent lui crie dans les oreilles toute la journée, ça la fatigue.

– Vous pourriez la repeindre, elle aurait tout de suite l'air moins fatigué. Le bleu des volets est tout délavé. Regarde, la peinture des murs se détache. On dirait qu'elle a la lèpre.

– Si tu veux la repeindre, James, je te trouverai du matos. Mais ça sert à rien. À la mer, avec le sel, la peinture ne tient pas longtemps. Ou alors tu mets de la peinture spéciale pour les bateaux, ça coûte super cher.

– Elle est même pas au bord de la mer.

– Au bout de la rue, là. Un kilomètre et demi.

Pour les moules, la récolte est finie depuis trois mois. Nous nous inscrivons à l'ANPE, mais on ne nous propose aucun travail. Nous regardons des séries stupides à la télé l'après-midi. De temps en temps, il y a des bulletins spéciaux, parce que les Américains viennent d'attaquer l'Irak.

Nous jouons au scrabble.

– Myrrhe. Deux, dix, un, un, quatre, un. Dix-neuf. En plus c'est mot compte double : trente-huit.

– Hé, t'inventes des mots quand ça t'arrange, Jenny.

– Mais non, la myrrhe, c'est un truc, les rois mages en donnent au petit Jésus, ça valait sûrement très cher à l'époque.

– Tu manques pas d'imagination. Les rois mages en donnent au petit Jésus... Ce serait pas plutôt un coquillage de l'océan Indien ? Sa bave est très savonneuse, alors on fabrique le Mir vaisselle avec.

– Regarde dans le dictionnaire, si tu me crois pas. Où est le dictionnaire, Patrick ? Il y a toujours un dictionnaire quand les gens jouent au scrabble.

Quatre histoires vraies

– Voilà.

James cherche dans le dictionnaire.

– Ça existe, mais ça s’écrit pas pareil, donc tu marques zéro. C’est pas non plus Mir vaisselle. Mir, c’est un, euh, “organisme de propriété collective rurale”, en Russie.

– Ah, c’est malin. Tu ne sais même pas chercher un mot dans le dictionnaire. Faut pas regarder Mir, faut regarder Myr.

Un matin, je me réveille, je découvre tout un bric-à-brac dans la maison. Des télévisions, une chaîne hi-fi, un four à micro-ondes, deux aspirateurs, une couette, des bijoux, des bouteilles de parfum. Ça me dit rien de bon, tout ces machins. Je sens une sorte de chaleur picotante dans ma nuque.

– Vous avez commandé des trucs d’occasion sur Internet pour les revendre ? C’est quoi, ce foutoir ?

– Commandé ? Ben en fait, nous les avons plutôt trouvés. Le parfum, c’est pour toi.

– Ah ouais. Vous avez trouvé tout ça dans la rue. Les gens se débarrassent de leurs vieilleries pour le grand nettoyage de printemps. Vous me prenez pour une conne, hein, carrément.

– Bon, okay, pas dans la rue. Dans les maisons. Comme les parents de Patrick ont coupé le téléphone ici, nous avons cherché une autre maison pour téléphoner.

– Au milieu de la nuit ?

– Eh, je me disais bien, tout était éteint.

– Nous avons frappé partout, pas de réponse. Y’a personne dans le coin, alors nous avons cassé un carreau. Ils ont même pas d’alarmes, ces enfoirés. Une fois que nous étions dedans, nous avons vu tous ces objets dont ils n’ont pas besoin. C’était trop tentant.

– Ça s’appelle du cambriolage. Moi, je marche pas dans cette combine. Vous allez vous retrouver en taule, vous serez bien avancés. Comptez pas sur moi pour vous apporter des oranges.

– Te fâche pas. Nous allons les remettre dans les maisons.

Ils remplissent la Béhemme, ils s’en vont. Ils reviennent seulement le lendemain. Ils ont vendu leur butin je ne sais où. Quelques jours plus tard, ils recommencent. Le salon ressemble à une boutique d’électro-ménager. Ils ont même trouvé un appareil à faire du pain, je me demande si ça fait du bon pain.

Quatre histoires vraies

Je devrais filer, c'est sûr. Ils n'ont qu'à me déposer à Beauvais. Je prends le train. Un billet pour, hmm. New York, Rio, Singapour. Si je rentre, le bahut voudra jamais me reprendre. Je sais pas si je suis amoureuse de James. Quand je dors avec lui, j'oublie les embrouilles.

Je m'habitue. Ils apportent des trucs, ils les remportent. Un fusil à pompe. J'ai peur sur le moment, et puis je ne sais pas, je pense à autre chose. Quand ils partent, je joue au scrabble toute seule.

Au bout de deux mois, une voiture se gare devant la maison. Patrick la connaît.

– Merde, mon beau-père !

Un ventru à cheveux gris, costume gris et teint gris.

– Patrick, ta mère est inquiète. Tu pourrais téléphoner.

– La ligne est coupée. Nous avons voulu téléphoner chez les voisins, mais y'avait personne.

– Il suffit d'aller en ville et d'appeler de la poste. Bon, j'avais un fournisseur à voir à Arras, j'ai dit à ta mère que je passerais. James, ton frère te cherche. Il est venu chez nous.

– Mon frère ?

– Il n'était pas très content. Il paraît que tu as cessé de payer les traites de ta voiture. Comme il s'est porté garant, l'organisme de crédit menace de saisir son salaire.

– Ouais, j'ai oublié, bon, on va pas en faire tout un plat.

– Si j'ai bien compris ce qu'il m'a raconté, tu as déjà eu des ennuis. Tu es connu des services de police, comme on dit.

– Faut pas déconner. J'étais gamin. Y'a que dalle dans mon casier judiciaire.

Son casier judiciaire est peut-être vide, mais le salon est plein. Pas de chance : si le ventru était venu hier, il aurait rien vu.

– Mais c'est quoi, ce foutoir ? Vous vous lancez dans la brocante ?

– Euh, oui. Nous vendons.

– Vous achetez, avant de vendre ? Il n'y avait personne chez le voisin, alors vous avez ramassé quelques bricoles qui traînaient. Vous allez m'enlever ces saloperies tout de suite. Maintenant. Sinon, je vous préviens, j'appelle les flics. On verra si ton casier reste vierge, James.

Je les aide à charger la voiture. Une télé, un magnétoscope, deux lampes en marbre très lourdes, des clubs de golf, divers appareils et instruments.

Quatre histoires vraies

– Vous allez les remettre ?

– T’es folle ? Ça vient de loin. Ce serait pas possible de retrouver les maisons.

Patrick montre vaguement le nord.

– Je connais un endroit où la route longe la côte.

Il ne reste pas de place pour moi dans la voiture, donc ils partent tous les deux. Ils reviennent un peu après minuit.

– Nous avons attendu qu’il fasse nuit, me dit James, et puis nous avons tout jeté dans la mer. Les poissons pourront regarder la télé. Ça va leur ramollir le cerveau, et les pêcheurs les attraperont plus facilement. “Qu’est-ce qu’ils ont, les poissons, aujourd’hui ? Ils font pas attention, ils mordent à l’appât sans réfléchir.”

Au petit déjeuner, le beau-père de Patrick n’est pas de meilleure humeur.

– Toi, James, tu rentres à Metz et tu t’expliques avec ton frère. Je ne veux plus te voir. Patrick, tu viens dans ma chambre. J’ai deux mots à te dire.

Nous entendons des éclats de voix. Ça amuse James.

– Il lui chauffe les oreilles. J’ai de la chance de pas avoir de père.

– Il t’aurait peut-être empêché de faire des conneries. C’est quoi, cette histoire, tu es connu des services de police ?

– C’est rien du tout. J’avais trouvé un carnet de chèques. J’ai presque rien acheté. Mon rasoir électrique et mon T-shirt Super Mario.

– Je sais comment tu trouves les trucs, maintenant. Ils demandent pas une pièce d’identité, quand tu signes un chèque ?

– J’avais aussi trouvé la carte d’identité. Un sac dans une voiture. La vitre était ouverte, c’était trop tentant, j’ai pas pu résister. J’aurais dû changer la photo, c’est comme ça qu’ils m’ont chopé. Une photo de femme, j’étais con. Les flics se sont marrés. Ils m’ont mis en garde à vue pour me faire peur, mais j’étais mineur alors ils ont laissé tomber.

– La Béhemme, je croyais que tu l’avais achetée.

– Je l’ai achetée.

– Oui, mais tu ne l’as pas payée.

– Je la paie. J’ai juste un mois ou deux de retard.

– Au moins, tu ne l’as pas trouvée.

Nous rangeons nos affaires dans nos sacs, ce qui ne prend pas longtemps. Dans la première petite ville que nous traversons, James s’arrête devant la poste.

Quatre histoires vraies

- Je donne un coup de téléphone, j’en ai pour une minute.
- Tu devrais appeler Martin. Ça lui fera plaisir de te revoir.
- À cette heure-ci, il est au boulot. Je l’appellerai plus tard.

J’achète un journal. D’après les Américains, la guerre en Irak est finie. Il ne leur reste plus qu’à attraper Saddam Hussein. Et aussi, Ben Laden. Les mecs, ils aiment ça, la guerre. Jouer avec la mort. Foncer en Béhemme ou dans un char. Casser une fenêtre et entrer dans une maison. Ça s’appelle plus cambriolage, ça s’appelle pillage. Ils l’ont toujours fait, ils le feront toujours. Les coups, les explosions. Leurs jeux vidéo. Il ressort de la poste, un grand sourire aux lèvres. J’espère qu’il ne l’a pas braquée.

- J’ai parlé à ma copine.
- Quelle copine ?
- Claire. Elle a de la place chez elle.
- Nous n’allons plus à Metz ?
- Elle habite dans un village près de Bourges. C’est le centre de la France. Je l’ai connue dans un foyer. Tu verras, ils ont mis un monument pour marquer le centre.

3 L’eau de Javel

Nous traversons Paris juste pour le plaisir. Nous garons la Béhemme dans un parking souterrain et nous déjeunons dans un restaurant thaïlandais. Même à Metz, maintenant, on trouve des restaurants thaïlandais. James aime bien ce genre de cuisine.

- Les chefs des grands restaurants, ils vont tous en Asie chercher l’inspiration.
- Il paraît que les restaurants chinois ou thaïlandais en France, ça n’a rien à voir avec les restaurants là-bas.
- Il faut aller sur place, c’est sûr. Ici, on ne trouve pas les produits. Ils mangent beaucoup plus épicé. Ils commencent tout petits, alors ils s’habituent. Tu te débrouilles bien avec les baguettes, dis donc.
- Regarde, j’attrape un seul grain de riz.

Ils pourraient indiquer le centre de la France sur la carte. Nous nous perdons un peu à la sortie de l’autoroute. James m’engueule sous prétexte que je suis la navigatrice, c’est-à-dire que je dois lire la carte. Il est très nerveux et il conduit trop vite, alors j’ai du mal à étudier l’itinéraire. Il fait déjà nuit quand nous arrivons. Moi, je ressemble pas du tout à

Quatre histoires vraies

Björk, mais Claire, oui. Elle me fait la tête. Si ça se trouve, il lui a pas dit qu'il venait avec quelqu'un. Elle le voyait dans son lit cette nuit, je parie.

– Je peux vous dépanner quelques jours, c'est tout. Il y a un canapé-lit dans le salon. T'as qu'à le déplier, James. Fais pas de bruit, parce que mon gamin dort déjà. Toi, c'est comment ?

– Jennifer.

– Viens, je vais te donner des draps et une couverture.

Elle a une camionnette. Le matin, elle emmène son garçon, Lucas, il a deux ans, et elle va vendre des couvre-lit et des napperons en dentelle sur les marchés. Le soir, elle fabrique les dentelles avec des petits crochets très fins.

Pendant ce temps, James fait le tour des charcuteries du coin, ça s'appelle le Berry, pour proposer ses services. Ils disent tous de revenir dans six semaines, quand les vacanciers rappliqueront.

Claire n'a pas envie de nous avoir pendant six semaines, c'est sûr. Elle m'accuse de lui avoir piqué une paire de boucles d'oreille.

– J'en ferais quoi, de tes boucles d'oreille ? Tu vois bien que j'ai pas les oreilles percées.

– Ouais, ben n'empêche.

Elle fouille nos affaires. Moi, j'ai rien volé. James, je sais pas. En tout cas, elle ne trouve pas ses boucles dans nos affaires.

– Vous partez aujourd'hui, dit-elle.

C'est à mon tour de téléphoner dans un bureau de poste. J'appelle Marion, ma demi-sœur du côté de mon père.

– Et alors ? demande James.

– Elle dit de venir.

– Elle t'a expliqué où c'est ?

– Je t'avais dit que ça ressemblait à cigogne, en fait c'est Langogne. Tu attrapes l'autoroute à Bourges et tu descends vers le sud. Au bout de deux cents kilomètres à peu près, tu sors pour aller au Puy en Velay, et un peu plus loin tu arrives à Langogne.

Il conduit beaucoup trop vite.

– S'ils te chopent, une amende pour excès de vitesse ça va chercher dans les deux ou trois cents euros. Ils te piquent des points sur ton permis. Je crois qu'ils peuvent même prendre la voiture.

Quatre histoires vraies

– Y’a personne, regarde, je risque rien.

– C’est idiot. S’il y avait beaucoup de monde, tu roulerais moins vite. Là, tu risquerais rien.

– C’est pas ça. Les autoroutes qu’ont pas assez de bagnoles, ils sont plus tolérants pour la vitesse. Ils veulent pas décourager les rares clients.

Des montagnes arrondies apparaissent à l’horizon. De vagues souvenirs de géographie remontent à la surface de ma mémoire comme des bulles d’air.

– Regarde, les volcans d’Auvergne.

– Ils sont cons, ces volcans. Ce serait quand même plus chouette s’ils crachaient du feu.

Marion travaille à la mairie de Langogne. Elle s’occupe de la circulation et de la voirie. Elle connaît pas mal de commerçants. Un charcutier engage James à l’essai. Nous trouvons une chambre à louer chez une pharmacienne. L’ANPE me propose un stage payé de trois mois à la bibliothèque municipale.

James n’est pas content.

– Mon patron cherchait quelqu’un pour laver par terre et nettoyer les appareils, en fait. L’eau de Javel me sort par les trous de nez. Il exploite pas mes compétences. Je lui ai dit que je pourrais préparer des quiches lorraines et des tartes aux poireaux, il en veut pas.

– Moi aussi, je nettoie, mais est-ce que je me plains ? Je passe ma journée à épousseter des bouquins.

– Je me disais aussi. Ça m’étonnait qu’ils prennent quelqu’un qu’a pas le bac dans une bibliothèque.

– J’ai un bac à roulettes. Je mets les livres dedans et je les range dans les rayons. Je dois quand même connaître l’alphabet, pour les remettre dans l’ordre.

La chambre coûte seulement cent euros par mois, en liquide. C’est correct, comme loyer, surtout que nous pouvons voir l’Allier en nous penchant un peu. Je me penche et je pense à la Moselle, ça me rend mélancolique. Ce qui cloche, c’est qu’on dort mal, dans cette chambre. La pharmacienne a un amant qui vient vers minuit et repart à cinq heures. C’est toujours pareil : elle espère que ses deux fils ne s’apercevront de rien. Nous, en tout cas, nous l’entendons très bien. Les amants de ma mère, je les entendais aussi. Je parle même pas de ceux qui voulaient me faire un câlin. En plus, il y a des gens qui viennent sonner et hurler au milieu de la nuit. “Je perds tout mon sang, bordel !” “Au secours, un rat m’a mordu !” Ils se croient aux urgences de l’hôpital.

Quatre histoires vraies

Le charcutier qui emploie James a mauvais caractère. Enfin, d'après James.

– Il change d'avis comme de chemise. Avant-hier, il me dit de jeter les abats. Aujourd'hui, il a l'idée de faire des andouilles. Je vois qu'il cherche quelque chose. Il me demande : "James, où est la panse de porc ?" Il le sait très bien, où elle est. Il a juste envie de me gueuler dessus. "Je l'ai jetée, patron, comme vous m'avez dit." Là, il tourne couleur cerise, à deux doigts de l'apoplexie. "Moi, je t'ai dit de jeter la panse ? Ah, elle est bonne, celle-là. Je sais ce que je dis, quand même. Nom de Dieu, qui m'a foutu un con pareil ?" C'est toujours après le déjeuner, quand il est un peu rond. Il a pris un apéro, descendu son litron de rouge, et mis un petit digestif par dessus.

– La bibliothécaire, après déjeuner, elle va roupiller dans la réserve. Je suis tranquille, je peux lire un bouquin.

– J'aimerais bien qu'il aille ronfler dans la chambre froide. L'alcool l'excite. S'il a un couteau à la main, j'ai intérêt à garder mes distances.

– Tu te retrouves dans le saloir comme pourceau et t'as plus qu'à attendre que le grand Saint-Nicolas vienne te ressusciter.

– T'as lu ça dans un bouquin ?

– Mais non, c'est une chanson. *Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Tant sont allés, tant sont venus, que sur le soir se sont perdus. S'en sont allés chez le boucher. Boucher, voudrais-tu nous loger ? Entrez, entrez, mes beaux enfants, il y a de la place, assurément. Ils n'étaient pas sitôt entrés que le boucher les a tués. Les a coupés en petits morceaux, mis au saloir comme pourceaux. Saint Nicolas, au bout de sept ans, vint à passer dedans ce champ...*

– Tu chantes pas mal.

– Je chantais dans une chorale, quand nous habitions à Thionville. Et puis nous sommes partis à Metz, alors j'ai arrêté. J'aimerais bien apprendre à jouer de la guitare.

Au bout de trois mois, mon stage s'arrête. Par l'ANPE, James trouve une charcuterie industrielle à Florac, dans les Cévennes.

– Une grosse boîte, ils sont obligés de respecter les normes et les règles de sécurité, quand même. S'il y a des trucs pas nets, les ouvriers ont des délégués du personnel. Ils peuvent se mettre en grève. Tandis que mon patron, il pique sa crise un jour sur deux, qu'est-ce que je peux faire ?

– La pharmacienne me tape sur les nerfs. Je veux bien changer d'air.

Quatre histoires vraies

Nous nous décidons d'autant plus vite que la pharmacienne nous demande si nous n'aurions pas emprunté son iPod tout neuf, par hasard. Elle ne fouille pas nos affaires, c'est toujours ça de pris. Je suis prête à parier que James l'a planqué dans la voiture. Il y a plein de cachettes, dans la Béhemme, je sais pas pourquoi. Je suis sûre qu'il a jamais revendu le fusil à pompe. J'ai cru apercevoir un bout de crosse sous la roue de secours.

À dix kilomètres de Langogne, il a déjà le casque sur le crâne. Il me montre l'iPod qui dépasse de sa poche. Il secoue la tête en rythme et grimace de plaisir. J'ai même pas vu d'où il l'a sorti.

4 Les vieux bouquins

La charcuterie de Florac l'engage au Smic pour désosser du jambon. Nous passons deux nuits dans un hôtel, et puis il entend parler d'un logement.

– Un mec qui désosse avec moi habite chez un vieux bonhomme, dans une grande baraque. Il dit qu'il y a de la place.

– *Entrez, entrez, mes beaux enfants, il y a de la place, assurément.*

– C'est à vingt kilomètres, dans la montagne, mais ça coûte rien. Il vit tout seul, le vieux, ça lui fait de la compagnie.

Il s'appelle Antonin. Il n'est pas si vieux, peut-être cinquante ans. Il ne vit pas tout seul, non plus, mais avec un grand chien roux, Obéron. Lui, il est vraiment vieux. Il ne bouge pas beaucoup plus que s'il était en peluche. Il bave et gémit en rêvant qu'il court après des lièvres dans la forêt. Il sent très mauvais.

Si Antonin avait le sens des affaires, il pourrait transformer sa maison en hôtel pour les randonneurs. Il y a autant de chambres que dans l'hôtel de Florac où nous avons passé la nuit, une grande salle à manger, une tour un peu mystérieuse au bout du bâtiment. *Hôtel de la Tour Penchée*. Il n'a pas le sens des affaires. Il est même un peu simplet. Il vit avec son chien dans la cuisine. Ils ont une gamelle et une paille chacun. Il passe son temps à regarder la télé.

– Les Américains bombardent les Viets, dit-il.

Il porte un bleu de travail qui devrait plutôt s'appeler marron verdâtre de travail. Le buisson gris qui pousse sur sa tête et envahit ses joues est aussi touffu que ceux qui entourent la maison.

Quatre histoires vraies

Il faut traverser une vraie jungle d'orties et de ronces pour entrer chez lui. Ou alors on peut passer par le poulailler, mais gare à la glissade sur le guano. Il ne mange que des œufs.

– Je lui apporte du jambon de temps en temps, nous dit Manoel, l'autre désosseur. L'usine nous fait trente pour cent de réduction. Je lui ai dit c'est l'Irak, pas le Vietnam, mais il oublie.

La maison somnole, gémit et pue, comme le chien. Elle rêve qu'elle est encore jeune, qu'on l'a décorée et illuminée pour un bal, que des mots d'amour résonnent sur ses murs et ses plafonds. Nous cherchons une chambre un peu moins sale que les autres, mais c'est partout pareil. Nous en choisissons une tout en haut, d'où nous voyons le Mont Lozère. James descend, farfouille dans la voiture et remonte avec un sac en plastique.

– Regarde, j'ai tout ce qu'il faut.

– De l'eau de Javel ! Des éponges ! C'est le bidon XXL, je peux même pas le soulever. Je croyais que l'eau de Javel te sortait par les trous de nez.

– Mon patron était un enfoiré et il me payait des nèfles, alors j'ai emporté ce que j'ai pu.

– Ça tombe bien, en tout cas. Je vais pouvoir admirer tes progrès en nettoyage.

– Ouais, ben pas tout seul.

Nous y passons le samedi matin et un bout d'après-midi. Le peuple des araignées marque ce jour d'une pierre noire et le baptise "le grand massacre". Sous la suie, la crasse et la poussière, nous découvrons un papier peint dont les fleurs ont traversé les décennies sans trop se fâner, un parquet de chêne en bon état, un lustre auquel il ne manque que les ampoules.

Nous sortons chercher des ampoules. Je n'ai vu aucune boutique. Les maisons du village refusent de mourir. Leurs murs, faits de grosses pierres noires, tiennent debout même quand le toit s'est effondré. Les rares maisons intactes ont les volets fermés. Elles sont peut-être abandonnées, ou bien elles appartiennent à des vacanciers. James regarde vaguement à droite et à gauche.

– Tu vas cambrioler une maison pour une malheureuse ampoule ?

– On ne peut pas casser une vitre. Des volets en bois massif, ça s'ouvre pas comme ça. Il faudrait tout un matos. Le mieux, c'est de retourner à Florac.

Nous achetons des ampoules, des petits pois, deux sacs de couchage, deux matelas de camping en mousse.

Quatre histoires vraies

– Voilà les amoureux, dit Antonin en nous voyant revenir.

Le matin, James emmène Manoel dans la Béhemme. L'ANPE de Florac m'a proposé un stage à Mende. Je ne peux pas y aller. Manoel laisse sa vieille Fiat, mais je suis trop jeune et trop pauvre pour passer le permis. Je reste là à rien faire, à attendre mon maître. Je me sens toute creuse quand James n'est pas là. Il me domine et me contrôle comme s'il m'avait envoûtée. J'ai honte. J'ai peur de ressembler à ma mère, incapable de vivre sans un homme.

Je regarde la télé avec Antonin. Il reçoit seulement deux ou trois chaînes, ça dépend des jours. L'image paraît venir d'un autre âge, comme la maison. Antonin tourne et déforme l'antenne intérieure posée sur le poste pour chasser la neige qui envahit l'écran. Il m'interdit de le faire.

– Touche pas à ma Tour Eiffel, fillette.

– Vous devriez installer une antenne sur le toit.

– Ça attire la foudre. Tu veux que ma télé implose ?

J'explore la maison. Je trouve une armoire pleine de polars dans une chambre. Quand j'époussetais les livres à Langogne, je lisais des bandes dessinées : Tintin, Astérix, Lucky Luke, Iznogoud. La bibliothécaire me conseillait aussi des romans pour ados, sous prétexte que j'avais dix-sept ans. Les polars me font voyager. Ils se passent à New York, à Los Angeles, à La Nouvelle Orléans. Les flics et les gangsters sont de grands baraqués qui n'ont peur de rien. Ils ne volent pas des bidons d'eau de Javel. Je me demande si ça existe vraiment, des détectives privés, en dehors des livres et des films. L'héroïne est blonde et super belle. Elle a toujours besoin d'un mec, comme ma mère. Elle passe du gangster au flic ou au privé. Elle se présente comme une pauvre victime, mais souvent elle a tout manigancé en douce.

Antonin est pas si bête. Peut-être qu'il fait semblant.

– Si t'aimes lire, fillette, y'a des bouquins. Je te prête la clé, c'est juste pour toi.

– Merci.

Il y a quatre portes fermées à clé au fond de la grande salle à manger. Je pense que James n'aurait pas hésité à forcer les serrures, sauf qu'il n'a pas eu besoin de le faire. Nous sommes entrés dans les trois pièces qui se trouvent derrière, en passant par un couloir. Des pièces abandonnées depuis un siècle, comme les autres. Il n'a peut-être pas remarqué que la quatrième porte ne mène pas à une des pièces, mais à la tour d'angle. Il

Quatre histoires vraies

en avait assez d'explorer des chambres moisies. Il aime mieux aller au café avec Manoel après le boulot. Souvent, il rentre tard et je mange des œufs.

La lourde clé que me donne Antonin ouvre la quatrième porte. Je ne trouve pas les cadavres des sept femmes de Barbe Bleue, mais une bibliothèque, je veux dire une pièce pleine de livres. Les murs et les rayonnages épousent la forme de la tour. Un menuisier habile, mort depuis longtemps, a fabriqué des étagères arrondies. Il les a décorées avec des moulures et des rainures comme on le faisait jadis. Les montants qui les portent ressemblent à des colonnes grecques. Il était plutôt ébéniste que menuisier. Si je voulais enlever la poussière, ce serait facile, parce que le bois est verni.

Les livres de la bibliothèque de Langogne étaient presque tous reliés en carton. Ici, les livres sont reliés en cuir rouge ou beige. J'en sors un d'un rayonnage en espérant qu'il ne va pas s'émietter comme un pain au chocolat. Pourquoi je pense à un pain au chocolat ? J'ai faim, tiens. C'est *Le Tour du Monde en 80 Jours*, de Jules Verne. J'en ai entendu parler, mais je l'ai pas lu. Le livre date de 1880. Le papier devait coûter moins cher, en ce temps-là : ils publiaient des livres quatre fois plus grands que les polars, avec des pages épaisses couleur crème, qui ne s'émiettent même pas. Il y a de belles images en noir et blanc à l'intérieur, et une image en couleur sur la couverture. Une série de livres de Jules Verne occupe plusieurs étagères. Les couvertures ont des nervures et des reliefs qui donnent envie de toucher, de caresser, autant que de regarder. Je sors d'autres livres, sans oublier de souffler la poussière avant de les ouvrir. *Robinson Crusoe*, *Les Voyages de Gulliver*, *Don Quichotte*, *Oliver Twist*. Ils sont tous illustrés. On offrait sans doute ces livres aux enfants des riches pour leur anniversaire. L'arrière-grand-père d'Antonin a lu ces romans quand il était gamin. Ou l'arrière-grand-mère.

Je lis dans la bibliothèque. Je referme la porte à clé en sortant. Un vieux bouquin avec de belles images et une couverture en cuir, ça vaut sûrement cent euros. Si James les trouve, il les entasse vite fait dans le coffre de la voiture et sur la banquette arrière. Ensuite, direction Paris pour la tournée des antiquaires.

Je parle de mes lectures à Antonin.

– Don Quichotte, c'est pas un mec qui sait où il va, comme Phileas Fogg. Je croyais qu'il partait se battre contre les moulins à vent. En fait, c'est un pauvre type à la dérive, comme nous. Il se prend pour un personnage de roman. Tout le monde le croit fou et se moque de lui. N'empêche qu'il a raison. Un étudiant vient le voir et lui dit qu'il est

Quatre histoires vraies

vraiment un personnage de roman, et même très célèbre. Plus célèbre que les chevaliers qu'il voulait imiter.

– Tout ça, c'est des histoires.

– Regardez, cette guerre. En Irak, les Chiites se battent contre les Sunnites, mais personne peut dire la différence. Ils sont pareils. Ben dans les *Voyages de Gulliver*, il y a la même chose. Une guerre civile à Lilliput entre les petits-boutiens et les gros-boutiens, ceux qui ouvrent l'œuf à la coque par le petit bout et ceux qui l'ouvrent par le gros bout.

– Moi, je suis un gobien.

– Un gobien ?

– L'œuf, je le gobe.

James n'arrive pas à faire durer son salaire jusqu'à la fin du mois. Il essaie de payer les mensualités de la voiture et de rembourser l'argent qu'il doit à son frère. Il dépense beaucoup en essence et en cigarettes. Il ne se prive pas d'aller au café, non plus. Quand nous n'avons plus rien à manger, il m'emmène à l'hypemarché sur la route de Mende. Nous prenons des trucs dans les rayons et nous les mangeons sur place. Je fends un paquet de pain en tranches avec mon ongle et j'avale une tranche à toute vitesse. Ensuite, deux carrés de chocolat, une gorgée de yaourt liquide, un abricot. Je suis terrorisée. Ils ont des caméras, forcément. J'imagine un gros vigile patibulaire qui me fonce dessus et me tord le bras, et ensuite le flic qui ricane, le juge qui me fait la morale, et puis la taule. Je veux arrêter, mais la faim est plus forte que la peur. Les caissières ne nous regardent pas quand nous ressortons les mains vides. Elles se doutent peut-être. Elles s'en moquent. Elles sont payées au smic, comme James.

Il rentre au milieu de la nuit. Il sent tellement mauvais que ça me réveille.

– C'est pas possible. Qu'est-ce que t'as bu comme saloperie ?

– De l'essence.

– Tu bois de l'essence ? T'es fou ?

– J'en avais plus pour rentrer. Toutes les stations étaient fermées, alors j'ai dû siphonner un réservoir.

– Toutes les stations fermées. Et le tuyau pour siphonner, tu l'as trouvé pendu à une branche d'arbre ?

– En fait, j'en avais un dans le coffre.

– Comme par hasard.

– Simple mesure de précaution. Ça peut toujours servir. La preuve !

Quatre histoires vraies

Je prends l'habitude d'aller dans la forêt pour manger des fraises des bois et des framboises. Les fraises des bois, elles ont l'air timide, parce qu'elles se cachent et qu'elles ont les joues rouges. Les framboises, elles ont l'air de rien de spécial, mais faut souvent escalader pour les attraper. Ça remplit l'estomac, mine de rien. Les champignons, j'ose pas. Robinson Crusoe, il avait quand même la chance que l'épave du bateau est restée échouée treize jours sur un banc de sable, à quatre cents mètres de la rive, avant de disparaître. Il a pu rapporter des provisions pour tenir les premières semaines : du pain, du riz, du sucre, de la farine, trois grands fromages de Hollande, cinq pièces de viande séchée. Et aussi des armes qui lui ont permis de tuer des chèvres et des oiseaux. Je vois pas de chèvres, par ici. Même si James me laissait le fusil à pompe, je serais incapable de tuer une chèvre ou un oiseau. Les animaux sauvages ne courent pas les rues, par ici. C'est tout juste si j'ai aperçu un mulot et deux ou trois écureuils. Je pourrais essayer de capturer un mulot avec un piège à souris. Je mets quoi comme appât dans le piège ? Le rat des villes aime le fromage, mais j'ignore ce qui plaît au rat des champs. Je ne m'imagine pas mangeant un mulot, de toute façon. James a pas non plus proposé d'aller voler un mouton dans un pré. Le plus facile, ce serait de manger une des poules d'Antonin. La poule au pot, deux heures à feu doux avec des navets, des carottes, des poireaux, des oignons, des tomates, du tym et du laurier, un peu de curry, du riz que l'on ajoute une demi-heure avant la fin.

Juste au moment où je rêve d'un festin pantagruélique, je tombe sur deux femmes en train de pique-niquer au bord du chemin. Elles ont posé de gros sacs à dos au pied d'un arbre.

– Vous randonnez ?

– Comme tu vois.

– C'est bizarre de porter des anoraks au mois d'août.

– Ici, ça va, mais au Mont Lozère, il y avait un vent glacé, la température ne dépassait pas beaucoup le zéro. J'aurais même apprécié un bonnet de laine.

– Vous venez du mont Lozère ? Je le vois de ma fenêtre, le mont Lozère. Il y a souvent des randonneurs sur ce chemin.

– C'est le chemin de Stevenson. Tu habites près d'ici ?

– Dans un village abandonné à une heure dans cette direction, à peu près. Pourquoi ça s'appelle chemin de Stevenson ?

– C'était un écrivain. Il a écrit *L'Île au Trésor*.

Quatre histoires vraies

– Ah, je l’ai lu. J’aime bien Long John Silver, avec sa jambe de bois. C’est un méchant pirate, mais il est sympathique en même temps. Stevenson le laisse partir à la fin, comme s’il avait voulu écrire *L’Île au Trésor II*, mais je sais pas s’il l’a fait.

– Quand il était étudiant, il a parcouru ce chemin avec une petite ânesse, Modestine, pendant douze jours. Il a raconté son périple dans un livre, et aujourd’hui le chemin est marqué et des randonneurs marchent sur ses traces, avec ou sans âne. Il était écossais et protestant. Il voulait étudier la persécution des protestants des Cévennes par les troupes de Louis XIV, ce qu’on appelle les dragonnades, au moment de la révocation de l’Édit de Nantes. Par endroits, on suit un chemin pavé, c’était pour faciliter le passage des canons.

– Vous êtes prof d’histoire ?

– Nous sommes infirmières toutes les deux, mais nous avons un petit guide du chemin de Stevenson, regarde.

– Ah, il est passé à Langogne. J’ai habité à Langogne, trois mois. Il était à Florac, aussi. Je connais Florac.

– Tu veux un peu de tomme ? C’est du fromage de chez nous. Prends un morceau de pain pour aller avec.

– Je veux bien, merci. C’est où, chez vous ?

– À Annecy. La tomme vient des alpages de Haute-Savoie.

– C’est bizarre, d’emporter un gros fromage comme ça. Robinson Crusoe a trouvé trois fromages de Hollande dans l’épave de son bateau.

– Souvent, dans les villages, il n’y a plus de commerçants, ou alors des supermarchés où ils ont du fromage qui ressemble à du plâtre.

– Là où j’habite, y’a plus personne. Ils sont peut-être partis à cause des dragons.

– Les gens ont déserté les campagne depuis vingt ou trente ans seulement, pour aller travailler à la ville. Au moment de la révocation de l’Édit de Nantes, certains protestants sont partis en Allemagne ou en Amérique. Ici, ils ont tenu bon. Ils ont changé les temples en églises, mais ils sont restés protestants en secret.

– Avant de vous voir, j’ai croisé tout un groupe qui parlait anglais.

– Nous avons passé la nuit dans le même hôtel qu’eux avant-hier. Nous deux, nous avons laissé nos maris et nos gosses à la maison. Nous nous promenons une fois pas an pour changer d’air et oublier l’hôpital. Ces gentlemen anglais ont laissé leurs femmes à côté de Manchester. Ce sont de joyeux drilles. Ils appartiennent à une sorte d’association charitable, chez eux, dont le but est de donner des bourses à des étudiants pauvres ou

Quatre histoires vraies

alors, je ne sais pas, à des mères célibataires qui veulent créer une entreprise, tu vois. En fait, ils se réunissent pour boire de la bière et préparer leur prochaine excursion. Un peu comme le *Pickwick Club*. Toi qui lis beaucoup de livres.

– Ah non, celui-là, je le connais pas.

– De Charles Dickens.

– J’en ai lu un, de Dickens, c’est *Oliver Twist*. Il est un peu bête. Il se rend pas compte qu’il est tombé chez des voleurs.

Avant même d’avoir fini ma phrase, je sens que des larmes s’accumulent du côté de mon nez et que je vais me mettre à pleurer comme une madeleine. Sauvée par le gong ! Pendant que je fais un effort surhumain pour me retenir, les deux infirmières se lèvent.

– Bon, c’est pas tout ça. Nous devons y aller si nous voulons arriver au Pont de Montvert avant la nuit. Au revoir.

– Au revoir.

Je pars en sens inverse pour pouvoir sangloter en paix. Je me suis pas rendu compte que j’étais tombée chez des voleurs. Merde, je deviens dingue. Je me prends pour un personnage de roman, comme Don Quichotte. Le pont de Montvert, le pont de Londres. Nancy la pute, tellement accro à Sykes, son mec, qu’elle accepte toutes les humiliations. Jusqu’au jour où elle le trahit, sur l’escalier du pont de Londres, pour sauver Oliver. Sykes lui fracasse le crâne à coups de gourdin, s’enfuit, court sur les toits, finit pendu à sa propre corde à deux pas du pont de Londres. Je l’ai rencontré sous l’arche d’un pont. Il faisait cuire des saucisses. Et maintenant j’en suis réduite à faire la manche auprès des randonneuses pour avoir de quoi bouffer. Ça peut pas continuer. Faut que je m’en sorte.

5 Lulu

Je rentre au village. Alors là, un truc incroyable : je vois une femme en train de se promener avec deux filles de trois ou quatre ans. Elle me salue de la main.

– Toi, tu es l’amie de James. Comment tu t’appelles ?

– Jennifer. Vous connaissez James ?

– Et comment ! Il vient jouer aux tarots chez nous au moins un soir sur deux.

– Vous vivez dans le village ?

Quatre histoires vraies

– Ben ouais. La maison là-bas, celle qui a des planches sur le toit. Nous la retapons pour le propriétaire. En échange, il nous laisse habiter là sans payer de loyer. Il est producteur de musique, il habite à Londres. Viens, je vais te présenter à Jean-Paul, mon copain. Moi, je m'appelle Lulu. Mon aînée, c'est Karen et la petite, je l'ai eue avec Jean-Paul, c'est Natacha.

Ils touchent le chômage et les allocations familiales. Jean-Paul dit que ça leur suffit pour vivre.

– Si nous avons du boulot, faudrait faire garder les gamines, ça reviendrait au même.

– Elles ont bientôt l'âge d'aller à l'école, non ?

– L'année prochaine, peut-être. Ça nous forcera à déménager, parce que des écoles dans le quartier, j'en ai pas vu. Y'a des chances que le loyer soit plus cher, hein. James va sûrement venir. T'as qu'à l'attendre.

Je joue avec les fillettes. Je vois des sacs de ciment et de plâtre dans un coin, mais aucun sac ouvert. Un établi, des planches, des scies, des rabots, mais pas de sciure sur le sol. Ils ont peut-être l'intention de retaper, mais ils n'ont pas encore commencé. James arrive vers sept heures avec Manoel. Il ne paraît pas étonné de me voir. Quand il rentrait bourré, je me disais qu'il avait bu dans un bar de Florac et qu'il allait finir par se tuer sur la route. Il boit du pastis chez Lulu et Jean-Paul, en fait. Ensuite, il traverse le village en voiture, ça risque pas trop.

J'y retourne un autre soir. Je vois pas l'intérêt de jouer aux tarots. Le scrabble, au moins, on apprend des mots. Ils descendent une bouteille de pastis et deviennent pâteux. Lulu est beaucoup plus grande que Jean-Paul, ça fait un drôle de couple. Natacha lui ressemble pas du tout, d'ailleurs. Ce qui m'énerve le plus, c'est qu'ils plantent les gamines devant la télé jusqu'à minuit au lieu de les coucher. J'aime mieux rester chez moi et lire les vieux bouquins.

Lulu m'emmène à Mende dans sa Clio. Depuis deux mois que je vis dans le village, j'avais jamais remarqué que cette maison était habitée. La Clio, elle la planque sous les arbres, on ne la voit pas de la rue, pourtant elle est rouge. Cette histoire de producteur de musique, je sais pas si j'y crois. Le ciment et le plâtre, ça prouve rien. Mais s'ils squattaient, ils auraient pas l'électricité pour regarder la télé. Ils ont l'eau courante, aussi.

À Mende, nous allons à la Croix Rouge et au Secours Populaire. On nous donne du savon, du shampoing, du dentifrice, des briques de lait et du thon en boîte pour les filles. C'est plus facile que de piéger des mulots. Ensuite, nous entrons dans la mairie. Nous

Quatre histoires vraies

suivons les flèches “services sociaux”. Il y a une salle d’attente, alors nous attendons. Au bout d’un moment, une porte s’ouvre et l’assistante sociale montre le bout de son nez. C’est une petite femme rondelette, qui porte un pantalon blanc coupé sous les genoux. Elle connaît Lulu.

– Ah mais vous, je vous ai bien dit que je ne veux plus vous revoir.

– SI VOUS ÊTES ASSISTANTE, VOUS DEVEZ M’ASSISTER, MERDE. MES FILLES PEUVENT CREVER DE FAIM, VOUS VOUS EN FOUTEZ ! VOUS AIDEZ QUE LES ARABES, EN FAIT. PUTAIN, C’EST VRAIMENT DÉGUEULASSE !

Je me sens super gênée. La salle est pleine de femmes en foulard et en boubou, avec des mômes dans des poussettes et des bébés dans le dos. L’assistante sociale est aussi gênée que moi.

– Arrêtez ce cirque, Lucienne. Entrez.

Nous la suivons dans son bureau. Elle ouvre un tiroir et donne deux cents euros à Lulu.

– C’est la dernière fois, Lucienne. Si vous recommencez, je serai contrainte d’appeler la police et ils placeront vos filles.

Dans la voiture, Lulu rigole.

– Ça marche à tous les coups !

– Tu jouais la comédie ? On aurait cru que c’était pour de vrai.

– Je pourrais devenir actrice. VOUS FAITES PASSER LES IMMIGRÉS AVANT LES VRAIS FRANÇAIS, BORDEL !

– Ça va. Je suis pas l’assistante sociale.

James se claque le bras avec la désosseuse. Du coup, il perd son boulot. C’est pas comme s’il avait le bras dans un plâtre, ou même dans une écharpe. Une expression me traverse la tête : le malade imaginaire. Il s’est peut-être engueulé avec son patron. En tout cas, il passe ses journées à regarder la télé avec Jean-Paul. Ils pourraient se mettre à retaper la maison. Jean-Paul n’est pas pressé.

– Quand ce sera fini, il va nous virer et la vendre.

À deux, ils peuvent garder les gamines. Deux et demi, en comptant la télé. Lulu et moi, nous partons faire les vendanges près de Cahors. Nous suivons le Lot, puis l’Aveyron. Si j’étais une infirmière d’Annecy, je me promènerais par ici pour oublier l’hôpital, parce que c’est super beau. Quand nous traversons Rodez, Lulu me montre la mairie.

Quatre histoires vraies

– J’ai habité dans le coin. Je te garantis que les services sociaux se souviennent de moi.

Le vigneron la connaît aussi.

– Tiens, Lulu, te revoilà.

– Salut, Gaston ! Je te présente Jenny.

Il se tourne vers moi.

– En vérité, je m’appelle Georges. C’est l’importateur américain de mon vin qui m’a rebaptisé. Vous voyez la bouteille dans la vitrine...

– *Old Gaston’s*. Ça doit vous faire drôle, de penser que vous avez votre tête dans les supermarchés américains. Ils vous ont pas raté, surtout la moustache.

– C’est eux qui m’ont demandé de laisser pousser cette grosse moustache. Je suis Gaston le paysan, c’est écrit : *French peasant organic wine*. Ce que nous appelons biologique, eux ils disent organique. Je m’engage à utiliser seulement des engrais naturels et à chasser les insectes avec un plumeau.

– On dirait le genre d’image qu’il y a dans les vieux livres.

– Je suis sûr qu’ils font ça avec un ordinateur, mais ils imitent la gravure sur cuivre pour faire traditionnel. C’est une des meilleurs agences de design de New York qui s’en occupe. L’importateur m’a invité là-bas. Il m’a emmené dans un supermarché de luxe où tout est *organic*. Eh bien les Australiens et les Chiliens vendent dix fois plus de bouteilles que les Français simplement parce qu’ils ont des étiquettes plus racoleuses. C’est le marketing moderne.

– Leur vin n’est pas bon ?

– Il est plutôt bon. Ils ont une qualité plus constante que nous. D’ailleurs nous avons adopté leurs méthodes. Nous avons des appareils pour contrôler la chimie de la fermentation. Nous avons fait des progrès. Le résultat dépend encore du temps qu’il fait, ni trop humide ni trop sec, pas d’orage, surtout pas de grêle, mais moins qu’avant. Le truc le plus important, c’est quand même l’étiquette. Regardez celle-là.

– *Silver Doe*. C’est une biche ? L’image est très moderne, au contraire.

– La biche d’argent. Ils utilisent un procédé, un hologramme ou je ne sais quoi, pour que ça brille. Celui-là, il se vend encore mieux au Japon qu’en Amérique. Il vient d’un vignoble que j’ai de l’autre côté de la colline. Il n’est pas vraiment différent de *Old Gaston’s*. Je viens d’acheter un terrain en allant sur Caylus, là-bas. J’ai planté la vigne. Elle donnera dans douze ou quinze ans. J’achète tout ce que je peux.

Quatre histoires vraies

– Le vin, vous l’appelerez comment ? Le sanglier d’or ?

– Il faut que ça sonne bien en anglais. J’achète pas pour le commerce, mais pour empêcher les Allemands d’envahir le pays avec leurs gros culs et leurs grosses tires. Les gens d’ici ont mis longtemps à se remettre de leur passage, croyez-moi. Ils sont partis, et maintenant ils reviennent.

Il dîne avec nous. Il est content d’avoir quelqu’un à qui parler.

– Les autres, ils sont tous polonais. Ils reviennent tous les ans, comme Lulu. Ils n’apprennent pas le français pour autant, à part bonjour bonsoir.

– Ça coûte moins cher, les Polonais ?

– Je les paie pareil que des Français. Quinze jours ici, ils gagnent autant que tout le reste de l’année en Pologne. Sauf qu’il en dépensent une partie en chemin. Il faudrait qu’il y ait un vol direct de Cahors à Varsovie. Il vont à Paris prendre l’autocar qui les ramène chez eux. À Paris, il y a trop de cafés et de bars. Vous connaissez l’expression “saoul comme un Polonais”, ça dit bien ce que ça veut dire.

– J’ai lu une histoire dans un vieux livre de contes russes. C’est deux paysans, Ivan et Nikita, qui reviennent de la ville dans leur charrette. Ils ont vendu une vache qu’ils possédaient en commun. Avec les vingt roubles de la vente, comme ils sont super malins, ils ont acheté un grand bidon de vodka. Ils comptent revendre la vodka au village. Je sais pas s’ils ont prévu de coller de belles étiquettes sur des bouteilles, mais ils espèrent gagner au moins quarante roubles. Pour l’instant, ils ont surtout très froid. Vous imaginez, en Russie, c’est en janvier, il fait moins cinquante. Le vent traverse leurs grosses pelisses et leurs bonnets de fourrure comme si c’était de la mousseline. Ivan sent qu’il est en train de devenir tout bleu. Il fouille sous sa pelisse et montre une petite pochette de cuir à Nikita. “Regarde, Nikita, c’est un rouble d’argent que mon grand-père m’a donné. Je le porte sur mon cœur depuis mon enfance. Mais à quoi ça me sert si je meurs de froid ? Je voudrais t’acheter une gorgée de ta part de vodka pour me réchauffer. Qu’en dis-tu, frère ?” Nikita regarde dans la pochette. La pièce luit comme un diamant. “Un rouble pour une gorgée ? C’est bien payé. Ça marche !” Ivan boit une gorgée de vodka. Il claque la langue, il dit : “Ah, ça fait du bien pour où ça passe !” Nikita observe le bidon du coin de l’œil. Il a très froid, bien sûr. Il aimerait bien acheter une gorgée de vodka, lui aussi. Mais au fait, il est riche ! “Écoute, Ivan, si tu me vends une gorgée de ta part de vodka, je te la paie avec ce rouble d’argent.” Ivan regrette d’avoir perdu son rouble porte-bonheur, donc il dit oui tout de suite. Nikita boit une gorgée de vodka. Il claque la langue. “Ah,

Quatre histoires vraies

toujours ça que les loups n'auront pas !" Au bout d'un moment, comme le temps ne se réchauffe pas, Ivan sent qu'il redevient tout bleu. "Nikita, petit père, je voudrais t'acheter une autre gorgée de vodka. Un rouble ! Tu l'as dit toi-même, c'est un bon prix." Nikita accepte la transaction, Ivan boit sa gorgée. Au bout d'un moment... "Ivan, petit Ivan, oh, ce que j'ai froid ! Me vendrais-tu une gorgée de ta merveilleuse voka ?" Vous devinez la suite. Le rouble change et rechange de main jusqu'à ce qu'ils arrivent au village. Je sais pas si le rouble est revenu sur le cœur d'Ivan, ou s'il est bien au chaud dans le gant de Nikita. En tout cas, le bidon de vodka est vide.

– C'est ce qui se passerait si je les payais en caisses de vin.

Je partage une chambre avec Lulu. J'ai le dos cassé, à couper des grappes toute la journée, et je dors comme une pierre. J'ai parfois l'impression qu'elle s'en va ou revient au milieu de la nuit, mais je n'arrive pas à ouvrir un œil pour vérifier. Elle rejoint Georges, peut-être, ou un Polonais.

Six semaines environ après la fin des vendanges, une grosse Citroën s'arrête devant la maison d'Antonin. L'homme qui en descend porte un costume trois-pièces gris foncé avec de fines rayures. Son visage a quelque chose de sévère et de figé, comme si le mécanisme qui actionne le sourire était cassé. Il ressemble à un notaire, c'est-à-dire, à l'idée que je me fais d'un notaire. Après avoir lu une partie du *Comte de Monte-Cristo* dans la bibliothèque ronde, je suis en train de regarder la télé avec Antonin. Ce notaire ne me dit rien de bon. Je pense à Danglars, le méchant qui envoie Edmond Dantès en prison. Antonin fronce les sourcils.

– Tonnerre de Brest, mon frerot.

L'homme sévère s'adresse à Antonin comme s'il n'avait pas remarqué ma présence.

– Je vois que tu as pris des pensionnaires. Il y en a combien ?

– La fillette et son tourtereau, et puis le Portugais.

– Je reviens demain avec mon architecte pour un rendez-vous de chantier. Je ne veux plus voir personne. Vous avez compris, Mademoiselle ? Des Anglais ont racheté la moitié du village. Les prix ont triplé. Je rénove et je vends.

– Et moi ? demande Antonin.

– Je trouverai un endroit. Tu seras mieux qu'ici.

S'il n'est pas notaire, il dirige une entreprise. Il a l'habitude qu'on lui obéisse, c'est sûr. On ne devinerait jamais que c'est le frère d'Antonin. Une fois qu'il est reparti, Antonin soupire.

Quatre histoires vraies

– Le gredin va me flanquer à l’asile. Je serai mieux qu’ici, dit-il. Ça m’étonnerait. Ils ne voudront jamais prendre Obéron, pour commencer.

Manoel décide de chercher un logement à Florac. James et moi, nous partons chez Lulu et Jean-Paul. Je perds ma bibliothèque et mes vieux livres. J’aurais pu piquer au moins *Le Comte de Monte-Cristo*. Edmond Dantès arrive sûrement à se venger, mais j’aimerais bien savoir comment.

Dans la journée, Lulu est absente. Quand nous sommes revenus des vendanges, elle a trouvé que nos deux mecs s’occupaient bien des gosses, alors elle travaille à Florac comme serveuse dans un café. Je m’ennuie. Je regarde par la fenêtre. Tiens, des gendarmes. Ils tournent autour de la Béhemme. James aurait dû la planquer sous les arbres, comme la Clio. C’est Danglars qui leur a parlé de nous, si ça se trouve. Ils frappent à la porte.

– Bonjour, messieurs-dames. C’est à qui, la BMW là dehors ?

– À moi, messieurs.

– Vos pneus sont lisses, jeune homme. Vous ne devez pas rouler avec ces pneus-là. Pouvez-vous nous montrer votre permis et les papiers de la voiture ?

– Voilà mon permis, déjà. Les papiers ? Attendez... Ça y est, je les ai retrouvés.

– Votre assurance est périmée.

– Vraiment ? Ah tiens, vous avez raison. Je n’ai pas fait attention. Même pas un mois. Ils ont dû envoyer le nouveau certificat chez mes parents. Je vais leur téléphoner. Eh, qu’est-ce qu’il fait, votre collègue ?

– Il place un sabot de Denver pour immobiliser le véhicule. Quand vous nous apporterez l’attestation d’assurance, nous reviendrons pour enlever le sabot. Vous avez un délai de trois jours. Si vous venez avant jeudi soir, nous considérons que vous êtes de bonne foi et vous payez seulement l’amende pour les pneus.

– Quoi ? Quelle amende ?

– Deux cents euros pour véhicule dangereux. Si vous dépassez le délai, il s’y ajoute mille cinq cents euros pour défaut d’assurance. Au revoir, messieurs-dames.

Un jour, j’irai à Denver. Je verrai les Montagnes Rocheuses. J’ai lu un polar qui se passe là-bas, je sais plus lequel. Dans un polar, surtout dans un film, quand on aperçoit un pistolet dans un tiroir ou un fusil à pompe dans le coffre d’une voiture, on sait qu’il finira par servir. Les flics américains font peur, alors le *teenager* panique et tire. Ensuite, c’est la cavale avec sa copine et ça se termine toujours mal. Tandis que les gendarmes français

Quatre histoires vraies

sont bien braves, ils blaguent avec De Funès à Saint-Tropez, personne aurait l'idée de leur tirer dessus. James est bête, mais pas à ce point-là. S'il fait une connerie, n'empêche, ils m'arrêtent comme complice. Avec un bon avocat, je m'en sors. Je sais pas comment on se dégote un bon avocat. Là-bas, les gens se retrouvent sur la chaise électrique avant d'avoir compris ce qui leur arrive.

À trois heures du matin, James me secoue.

– Réveille-toi. C'est l'heure de se barrer.

– Hein ? Tu viens de décider ça ? T'aurais pu me prévenir. À pied ? Tu laisses la bagnole ? En pleine nuit ? Faudrait une lampe de poche, au moins.

– Mais non. J'ai tout arrangé.

L'œil mort de la lune nous regarde sans ciller. J'y vois assez pour constater que la voiture n'a plus de sabot. Les gendarmes ne sont pas revenus à minuit, quand même. Dans tous les outils qui devaient servir pour retaper la bicoque, il y avait sûrement une scie à métaux. À moins qu'il ait désossé le sabot avec une barre à mine.

– Je roule avec les pneus lisses. Tant qu'il pleut pas, ça va.

– C'est la route de Florac, non ?

– Ouais, j'ai un truc à faire là-bas.

Il arrête la voiture devant le café où travaille Lulu.

– Tu bouges pas. J'en ai pour cinq minutes.

Il a quand même trouvé une lampe de poche quelque part. Il éclaire la serrure de la porte d'entrée. Lulu lui a prêté sa clé, ou bien elle a fait un double. Je vois la lueur de la lampe qui danse à l'intérieur du café. Il revient dans la voiture et me donne un sac de supermarché plein de billets pliés tout petit.

– T'as vidé la caisse ?

– Un commerçant laisse pas d'argent dans sa caisse le soir. Tu peux compter combien y'a ? Lulu m'a dit que la patronne planque des billets dans tous les coins, c'est pour empêcher son mari de tout jouer aux courses ou un truc comme ça. T'as vu, j'ai trouvé une casquette.

– Comment tu savais où ils étaient ?

– Lulu m'a dessiné un plan, regarde.

– Mille cent soixante-dix euros. Tu retournes au village ?

– J'ai promis la moitié à Lulu. Disons que t'as compté huit cent quarante. Tu mets quatre cent vingt dans le sac et le reste dans la boîte à gants.

Quatre histoires vraies

Le jour n'est pas encore levé. La maison dort. James dépose le sac et nous repartons aussitôt.

– Je peux savoir où nous allons, maintenant ?

– À Épinal. J'ai une place qui m'attend. Fred, je t'ai parlé de lui, non ? Un pote du lycée hôtelier. Il a pris une charcuterie avec sa femme il y a deux ans. Ça a l'air de bien marcher.

– Et les gendarmes ?

– Ils ont autre chose à faire que d'aller rechercher quelqu'un dans toute la France. Je prends le risque.

Il roule de nouveau à toute vitesse sur l'autoroute sans clients. L'aube peint les volcans d'Auvergne en rose. Il y a un truc pas net, dans son histoire.

– T'as préparé le coup avec Lulu.

– Ben ouais.

– Quand tu la voyais, Lulu ?

– Euh... Quand je la voyais ?

Le soleil levant éclaire son visage. Il n'est pas rose comme les volcans, mais carrément rouge. Son regard paraît se figer. Il est en train de se projeter un film porno, ce salaud.

– T'as couché avec elle ?

– Avec qui ?

– Lulu.

– Moi ? Et pourquoi j'aurais couché avec elle ? T'es loufedingue, ma parole.

– T'as pas répondu à ma question.

– Bon, ça suffit, p'tain. Tu changes de disque, ou ça va être ta fête.

6 Chevreuil aux lychees

Je ne reconnais plus James. Il travaille bien comme il faut chez son copain Fred. Il prend une assurance pour la voiture et change les pneus. Il me dit ce qu'il fait.

– Je suis allé chez Martin.

– À Metz ?

– Pour voir comment je vais le rembourser. J'ai proposé deux cents euros par mois pendant deux ans.

Quatre histoires vraies

- Ça fait une somme. Je croyais que t’avais presque tout rendu.
- On se regardait en chiens de faïence, au début. Il dit que tout ça, c’est de ta faute.
- Tiens donc. Ou alors c’est toi qui l’as dit.
- Quoi ?
- Que tout ça, c’est de ma faute.
- Mais non.
- Vous vous réconciliez sur mon dos. Au moins, je sers à quelque chose.

Je vais à l’ANPE, comme d’habitude. Maintenant je suis majeure, alors l’employée peut me proposer autre chose qu’un stage bidon.

- Du travail, il y en a, mais les gens n’en veulent pas.
- Dites toujours. Ça m’étonnerait que je refuse.
- Dans un hôpital, comme aide-soignante au service de gériatrie.

Moi qui redoutais de travailler dans la cantine d’une maison de retraite, je lave des vieux gâteaux. Je les lave quand ils sont vivants, et puis je les lave quand ils sont morts.

Nous gagnons assez, à deux, pour louer un appartement dans la banlieue d’Épinal. À cinq minutes à pied, j’ai la Moselle. Je l’ai connue à Thionville, puis à Metz. Je la prends à contre-courant. Elle devient de plus en plus jeune et impétueuse, tandis que moi je vieillis et je m’assagis.

Je m’inscris à la bibliothèque municipale, mais j’ai pas beaucoup le temps de lire.

J’entre dans la chambre d’un vieillard pour le changer, mais il vient de mourir. Sa fille, une femme brune d’une cinquantaine d’années, se jette dans mes bras et pleure. Je la console comme je peux.

– Je pense qu’il n’a pas souffert. Il était dans une sorte de semi-coma. Il rêvait peut-être à des choses agréables. Il souriait souvent.

Nous devenons copines. Quand je suis libre le samedi ou le dimanche, nous nous promenons ensemble sur le chemin de halage du canal de l’Est. Elle s’appelle Maryvonne, elle est prof de français dans un lycée. Elle dit que je suis encore jeune, qu’elle a des élèves de mon âge, que je peux étudier par correspondance et passer le bac. Je lui rappelle sa fille, aussi.

– Elle est biologiste dans un laboratoire à Boston. Mon père l’aimait énormément. Elle aurait pu revenir, je trouve, pour lui dire adieu. Elle dit qu’elle a beaucoup de travail.

Les polars se passent jamais à Boston, je sais pas pourquoi.

Quatre histoires vraies

Au bout d'un an, Fred nous dit que son père veut prendre sa retraite. Il est charcutier à Jeanrupt, près de Bussang. Nous y allons pour voir. La route serpente entre des montagnes appelées "ballons", qui ressemblent aux Cévennes en moins sévère. Pour le coup, nous remontons à la source de la Moselle. C'est une fillette fluette, qui bondit en riant au milieu du village – la seule fillette dans le coin, à vue de nez, et aussi la seule distraction. Les maisons sont grises et ont des murs épais, comme celle que Jean-Paul et Lulu devaient retaper, mais leur forme a quelque chose de germanique qui me rappelle Metz.

Le père de Fred nous présente sa vitrine et ses banques réfrigérées.

– Ces pâtés et ces saucissons, je les ai faits moi-même. Le fromage de tête, là, et les merguez, je les achète. Et aussi ces saucisses. Vous êtes de la région, alors vous savez que les gens aiment les saucisses. Avant, je ne vendais que des produits maison, mais ma femme a été opérée, la hanche, alors je n'ai plus le temps. Il faut tenir la caisse, s'occuper des comptes. J'allais la voir à Mulhouse, à l'hôpital. J'ai de bons fournisseurs là-bas. Maintenant, elle est en convalescence. Elle revient la semaine prochaine.

– Elle va bien ?

– Oh, ils lui ont mis une prothèse. Elle va gambader comme un cabri, le chirurgien l'a promis. Pour l'instant, elle marche avec une canne. Nous pensions arrêter, de toute façon. Fred m'a parlé de vous. Vous ne connaissez pas la charcuterie, mademoiselle. Ça vous plairait ?

– Oui, je crois. Ce sera toujours mieux que de laver des vieux.

Ouh, la gaffe. Non, il ne fait pas attention. Il est quand même plus jeune que les grabataires que je savonne. Un endroit qui a sérieusement besoin d'être savonné, c'est sa boutique. Sans même y regarder de près, je vois du gras pas ragoûtant, des coulures de sang, des morceaux de couenne, des bouts de papier d'emballage. Il faudra plusieurs jours rien que pour nettoyer la chambre froide. La cave, c'est encore pire. James s'approche d'un appareil abandonné par terre dans sa crasse.

– Tiens, vous avez une désosseuse.

– Avant, j'achetais des porcs entiers. Vous avez déjà utilisé une désosseuse ?

– Bien sûr.

– À mon âge, je ne peux plus. Je n'ai plus la force.

Quatre histoires vraies

Même la rampe de l'escalier est grasse. Il laisse les tâches ménagères à sa femme, à tous les coups. Moi, je peux compter sur Javel James. Il commence à négocier l'affaire, Javel James.

– Vous savez, je pensais bosser comme employé quelques années, cinq six, histoire d'apprendre le métier. Le temps de mettre un peu de pognon de côté, aussi, pour racheter un fonds de commerce et m'établir à mon compte.

– Je comprends ça. Dans le temps, il y avait plusieurs magasins d'alimentation, ici. Ils sont tous partis. Les gens ont des voitures, ils vont au supermarché. À Bussang ou à Remiremont, un fonds comme celui-ci vaut peut-être cent mille euros. Mais si personne ne se présente pour le reprendre, ça ne vaut rien. Avec les ennuis de santé de ma femme, moi je ne suis plus très vaillant non plus, nous étions prêts à fermer boutique de toute façon. Alors je suis sûr qu'elle sera d'accord si je vous le laisse à trente mille.

– Il faudra que j'emprunte à la banque. J'ai un compte à Épinal, je vais leur demander.

– Vous êtes jeunes, je veux vous donner votre chance.

– Il ne doit pas faire chaud, ici, en hiver.

– Certaines années, nous avons beaucoup de neige.

– Il faut un 4x4, non ?

– Oh, avec des pneus neige, vous n'avez aucun souci. Les 4x4, c'est une mode. En Afrique, pour traverser les rivières à gué, je ne dis pas.

James va à sa banque, retourne à Jeanrupt deux ou trois fois. Le père de Fred descend à vingt-cinq mille euros. Je donne ma démission à l'hôpital. James m'engage comme employée.

– Je te paie au smic, c'est tout ce que je peux faire. J'ai trois cents euros par mois à rembourser pendant sept ans, et trois cents euros de loyer.

Le premier mois, ils restent avec nous pour nous montrer. La mère de Fred marche sans canne, en boitant un peu. J'ai beaucoup à apprendre.

– Zut, c'est tout effiloché. Je peux pas appeler ça une tranche. J'aurais pas cru que ce soit si dur, de couper du jambon à l'os.

– C'est un coup de main à attraper. Vous y arriverez. Il faut aiguiser les couteaux souvent, surtout.

Quatre histoires vraies

En partant, ils nous font une fleur : ils nous laissent la petite camionnette qui sert pour aller chercher les produits à Mulhouse et pour livrer. Ils n'en ont plus besoin, elle ne vaut pas grand-chose, et nous avons payé vingt-cinq mille euros, quand même.

Nous accrochons une banderolle : "Nouvelle direction", comme si les gens ne savaient pas que nous remplaçons les anciens patrons. Le magasin est beaucoup plus propre, déjà. James est tout feu tout flamme.

– Je vais mettre un stand dehors pour le Beaujolais nouveau. Je vais faire des terrines de poisson, du pâté forestier, des lasagnes.

Tout va bien pendant neuf mois. Nos banques réfrigérées sont pleines. Nous sommes ouverts tous les jours, sauf le dimanche après-midi. Il se lance dans la cuisine exotique. Les clients sont un peu étonnés.

– Chevreuil aux lychees et à la citronnelle ? Ça remplace les airelles ?

Lui, il invente et cuisine ; moi, je coupe, j'emballe et je vends.

– C'est une recette thaïlandaise, madame.

– Ils ont des chevreuils, en Thaïlande ?

– Euh... Il faudrait demander au patron, mais il est parti à Bussang. Ils font peut-être ce plat avec du tigre, là-bas.

Quand il rapporte un porc de Mulhouse, je l'aide à le sortir de la camionnette et à le porter dans la chambre froide. Le chevreuil, je l'ai pas vu arriver. Hier matin, il était accroché dans la chambre froide. Soit il a gratté à la porte au milieu de la nuit, *boucher boucher, voudrais-tu me loger*, soit James l'a acheté à un braconnier. Il a pas changé tant que ça.

Il a entendu de bonnes nouvelles à Bussang.

– Ils vont ouvrir un casino l'année prochaine. C'était une ville thermale, dans le temps. L'eau a été polluée ou infectée, ils ont arrêté, mais ils ont gardé le statut de station thermale. Ça leur donne le droit d'ouvrir un casino, personne n'y avait pensé. Ils feront de la publicité. Ils sont sûrs d'attirer du monde, même des Suisses et des Allemands. Toute la région va en profiter. Les employés du casino ne trouveront pas à se loger à Bussang, alors ils viendront habiter ici. Nous aurons de nouveaux clients.

Même sans casino, les clients ne manquent pas. Ce qui manque, de plus en plus souvent, c'est le charcutier. À force d'aller chercher des porcs et d'autres produits chez les fournisseurs en gros à Mulhouse, il s'est fait des amis. Il les retrouve dans un bar. Je

Quatre histoires vraies

suis seule dans le magasin à servir les clients, puis seule le soir à ranger, à nettoyer, à vérifier les factures. Quand j'allume la télé, je m'endors devant le poste.

Je n'ai plus assez de produits pour remplir les banques réfrigérées.

– James, il faut que tu me prépares du fromage de tête. Cela fait plusieurs clientes qui m'en demandent. Et aussi des saucisses de veau.

– Ouais, bon. Je vais t'apprendre, c'est pas compliqué.

– Je suis déjà assez occupée, tu crois pas ?

Il me montre comment faire du pâté, des terrines, des andouilles. J'essaie, mais j'ai pas envie. Les clients veulent toujours les produits qui manquent.

– Vous n'avez pas de saucisses de Francfort, mademoiselle ?

– Le patron doit en faire ce soir. Revenez demain.

Le lendemain, je n'en ai toujours pas. Il se met à acheter des produits tout faits à Mulhouse, comme le père de Fred. Peu à peu, la clientèle diminue. Les gens veulent des produits maison. Sinon, autant aller au supermarché. J'en parle à James, mais ça ne sert à rien.

– Je te vois de moins en moins. Tu délaisses le magasin. Moi aussi, tu me délaisses.

– Oui, tu as raison. Je te promets de m'y remettre. Je vais faire un effort.

– J'y crois plus, à tes promesses.

Je vois un client toutes les deux heures, et encore. L'avantage, c'est que je lis. La camionnette bibliothèque de Bussang passe une fois par semaine. Quand je dis à la bibliothécaire que j'ai lu Jules Verne et Alexandre Dumas, elle me conseille d'autres auteurs : Kafka, Dostoïevski, Céline.

Je mange des produits périmés et j'ai mal au ventre.

De temps en temps, je parle au téléphone à Maryvonne, ma copine d'Épinal. Nous décidons de nous promener ensemble un samedi après-midi. Le matin, je préviens James.

– Mon amie Maryvonne, la prof de français, vient tout à l'heure. Nous irons nous promener un peu.

– Comment ? T'es tombée sur la tête. Qui va garder la boutique ?

– Ben toi. De toute façon, y'a plus de clients. S'il en vient, tu leur expliqueras pourquoi tu fabriques plus les saucisses toi-même.

– Je sais pas comment marche le truc de la carte bleue.

– Mais si, tu sais. Tu te débrouilleras.

– T'aurais pu me prévenir avant, p'tain.

Quatre histoires vraies

– Si je t’avais prévenu, tu aurais disparu dans la nature. Toi, tu sors tous les jours. Moi, ça fait bientôt un an, pas une seule fois.

J’emmène Maryvonne dans la forêt.

– Cette montagne s’appelle la Tête du Rouge Gazon.

– Quel drôle de nom ! Ce chemin a quelque chose de mystérieux.

– C’est un chemin de grande randonnée. Tu vois les marques sur les arbres ? Dans les Cévennes, il y a un chemin qui s’appelle le chemin de Stevenson. L’écrivain, tu sais, celui qui a écrit *L’Île au Trésor*. Il a marché avec un âne pendant douze jours. Il y a des chemins partout, par ici, mais pas beaucoup de randonneurs. Dans les Cévennes, j’ai rencontré deux infirmières.

– Nous verrons peut-être du rouge gazon si nous arrivons au-dessus de la forêt. Tu es déjà allée jusqu’en haut ?

– J’ai toujours voulu monter ici, à cause du nom bizarre, mais c’est la première fois.

– C’est tout près de chez toi, pourtant.

– Je passe tout mon temps dans le magasin. Je peux aussi bien dire que je perds mon temps dans le magasin.

– Ça ne va pas, Jennifer ?

J’ai envie de me jeter dans ses bras et de pleurer à mon tour.

– Il s’occupe plus de rien. Ni du magasin, ni de moi. Je passe mes journées là-dedans comme une conne. Je gâche ma vie, en fait.

– Tu voudrais partir ?

– Il y a des jours, ouais, j’ai envie de tout plaquer. Ça me fait peur, en même temps. Il me payait au smic. Comme il gagne plus assez d’argent, il m’a licenciée. Les factures s’accumulent, les fournisseurs se plaignent. Je suis vraiment une pauvre gourde. Je sais pas pourquoi je reste.

– Si tu ne sais pas où aller, tu peux venir chez moi. Cela te fait un endroit où habiter pendant que tu cherches du travail. J’ai la chambre de ma fille.

– Merci.

– Oh justement, j’oubliais. Je t’ai apporté un livre.

– J’aime bien les livres reliés comme ça.

– Tu m’as parlé des vieux livres dans la bibliothèque ronde.

– *Madame de Sévigné, Lettres Choisies*. Ce sont des lettres ?

Quatre histoires vraies

– En apparence, oui. En vérité, c'est un roman. Un des plus beaux romans d'amour de la langue française. Elle écrit à sa fille, qui est le grand amour de sa vie. Elle lui raconte ce qui se passe à Paris et à Versailles. Mme de Sévigné était marquise, elle fréquentait la cour.

– Sa fille est partie à Boston ?

– Elle a épousé un M. de Grignan et elle est partie à Grignan, près d'Avignon. Moi, il me faut sept ou huit heures pour aller à Boston. Quand Mme de Sévigné allait voir sa fille, elle mettait trois semaines. En avion, il y a parfois des trous d'air très désagréables. En carrosse, sur des chemins de terre ou des routes pavées, les passagers étaient secoués comme des pruneaux toute la journée. Ils arrivaient à l'auberge épuisés et crottés. Sans parler des dangers que l'on courait. Du coup, la chère marquise restait plusieurs mois à Grignan, ou même un an, avant de repartir. Ça, c'est vraiment dommage. Tu comprends pourquoi ?

– Parce qu'elle n'écrivait plus de lettres... Au moins, elle était heureuse avec sa fille.

– Nous n'en savons rien. Un amour aussi extraordinaire, sa fille ne pouvait pas le lui rendre. La marquise l'aimait peut-être plus de loin que de près. Ma fille et moi, nous échangeons des e-mails. J'ai la chance d'avoir de longues vacances. Je suis allée la voir deux fois déjà. Elle habite dans une banlieue vraiment insipide. Je m'ennuie très vite, là-bas.

– Ma mère ne m'aime ni de près ni de loin, et moi je le lui rends bien.

– Même quand l'amour reste enfoui dans notre inconscient, il existe.

Je me creuse l'inconscient pendant une semaine, à la recherche d'une miette d'amour pour James qui y resterait enfouie. Rien du tout, que dalle, bernique. Le samedi vers trois heures de l'après-midi, il vient seulement de se lever après avoir passé la nuit dehors, je lui annonce le résultat de mes investigations.

– Je vais te quitter, parce que j'en ai marre. Voilà.

Il respire un grand coup. Il sort. Une heure plus tard, il revient et il se met à tout casser dans la cuisine : des assiettes, des plats en terre, un carreau de la fenêtre, tout ce qui lui tombe sous la main.

Ah merde, la clochette de la porte. Une cliente. Personne pendant des heures, et puis justement. J'aurais mieux fait d'attendre le soir. La femme du maire, en plus. Je lui coupe quatre tranches de jambon à l'os absolument parfaites. Au moins, j'aurai appris un métier.

– Que se passe-t-il ?

Quatre histoires vraies

– Oh, c’est le patron qui fait des travaux. Il abat un muret pour agrandir la cuisine.

La cliente sort. James accroche la pancarte “Fermé” à la porte.

– Je ferme. Ça sert à rien. Nous gaspillons l’électricité.

Il saute dans la Béhemme et disparaît. J’ai besoin de réfléchir. Je prends le chemin de samedi dernier, mais dans l’autre sens. Une flèche porte l’inscription : “Bussang, 2h.” Je peux retourner à Épinal, bon, habiter chez Maryvonne, et ensuite ? Me remettre à laver les vieux. Si je veux étudier par correspondance pour passer le bac, faut que je trouve un boulot moins fatigant. Le bac et le permis. Si je trouve le temps, aussi, je chante dans une chorale. J’apprends la guitare. Je me demande si le notaire a mis Antonin à l’asile. Obéron, ils l’ont piqué. J’aurais pu piquer la moitié des Jules Verne, personne aurait rien remarqué. La patronne du café a dû faire une drôle de tête quand elle a vu que tout ses billets cachés avaient disparu. Elle a soupçonné Lulu, forcément. Tant qu’à laver des vieux, je pourrais le faire à Boston ou à Denver. Comme ça, j’apprends l’anglais pour le bac sans me fatiguer. Laver des vieux, laver la boutique. Je sais pas pourquoi le monde est si sale. Des microbes partout. Je finis les rillettes et j’ai le ventre comme une outre, à moins que je dégueule au milieu de la nuit. Elle a un livre qui s’appelle *La Nausée*, dans son camion, mais je l’ai pas lu.

J’arrive à Bussang et qu’est-ce que je vois ? Non, pas James au bras d’une blonde, mais l’autocar qui s’apprête à partir à Remiremont. Attendez-moi ! À Remiremont, je prends le train d’Épinal. Il y a de la lumière chez Maryvonne, alors je monte.

– Excuse-moi, je débarque sans prévenir. J’aurais dû te téléphoner.

– Je suis contente de te voir, Sylvia. Je t’ai dit que tu pouvais venir chez moi. Alors tu es partie ?

– Ben je sais pas. Nous nous sommes disputés, il a tout cassé, il a pris sa voiture, moi je suis sortie pour me changer les idées, je me suis retrouvée à Bussang, j’ai vu l’autocar et je suis montée dedans. Ça s’est fait tout seul. Si j’avais voulu partir, j’aurais emporté mes affaires.

– Tu en as beaucoup ?

– Pas tellement. Tout tient dans un sac ou deux.

– Nous pouvons racheter des vêtements et des affaires de toilette.

– Y’a quand même des trucs que j’aime bien. Les lettres de la Marquise...

– Ah oui.

Quatre histoires vraies

– J’ai un robot ménager et une bouilloire électrique que j’ai achetés avec mon argent dans un catalogue, je vois pas pourquoi je les lui laisserais. Et aussi mes papiers, mes fiches de paye, mes relevés de banque, mon carnet de chèque.

– Dans ce cas, il faut y aller tout de suite, avant qu’il revienne. S’il est violent, il va casser les appareils, et surtout déchirer ou brûler les papiers.

Nous partons vers neuf heures du soir. Nous emportons un grand sac pour compléter le mien.

– Je suis désolée, mais je ne roule pas très vite. Je ne vois pas bien la nuit.

– J’aime mieux pas vite que trop vite.

– Nous mettrons deux heures, à peu près.

La boutique est toute noire, mais il est déjà rentré : il a fermé la porte d’entrée de l’intérieur, au verrou.

– Il dort. Sinon, nous verrions la lueur de la télé. Je vais passer par derrière. Il a cassé un carreau dans la cuisine, je dois pouvoir ouvrir la fenêtre.

– Il ne va pas se réveiller ?

– Oh, il a le sommeil profond quand il a bu.

J’entre par la fenêtre de la cuisine. Je fourre mes affaires dans les deux sacs. Il dort comme un loir. Les loirs ne ronflent pas autant, j’imagine. Ils ne boivent pas des litres de bière avec leurs copains non plus. Tiens, son iPod. C’est même pas son iPod, c’est celui de la pharmacienne de Langogne. Confisqué !

Maryvonne dit qu’elle va se renseigner au lycée, pour voir s’ils n’ont pas un petit boulot pour quelqu’un comme moi. Elle rapporte une réponse négative.

– Pas de chance. Je me souvenais d’avoir vu des ados de ton âge qui avaient un statut spécial, “emploi-jeunes”, plus ou moins subventionné par l’État. Il reste une jeune fille au CDI du collège qui est emploi-jeune, parce qu’elle a un contrat de cinq ans. Il y a un autre statut subventionné, “assistant d’éducation”. C’est quelqu’un qui encadre et surveille les élèves. De mon temps, ça s’appelait un pion.

– Je peux pas faire ça ?

– Il faut le baccalauréat. C’est un travail pour les étudiants pauvres.

Je décide de chercher du boulot dans une charcuterie. Je sais produire de belles tranches de jambon à l’os et j’arrive même à couper des côtes de porc. C’est pas facile de couper l’os. J’ai dû apprendre parce que James s’occupait plus de rien. Je peux pas aller chez Fred. Ses parents ont bossé dur toute leur vie et à la fin, le gâchis complet, c’est pas

Quatre histoires vraies

vraiment de ma faute mais quand même. Je connais une autre charcuterie, rue Claude Gellée. La vitrine est belle, la patronne paraît gentille. Courage, Jenny ! Quand faut y aller, faut y aller. J'hésite, je ralentis, je regarde les boutiques. Juste à côté de la charcuterie, des livres attirent mon regard : une librairie. Ça ne coûte rien d'entrer.

– Bonjour, euh, j'ai été charcutière à Jeanrupt, près de Bussang. Je sais tenir une caisse et accueillir des clients. J'ai fait un stage dans une bibliothèque, aussi, à Langogne. Je pensais demander du travail dans la charcuterie, mais j'aime mieux les livres que les saucisses, en fait.

– Ah, ce n'est pas le même usage. Comment t'appelles-tu ?

– Jennifer.

– Quels livres préfères-tu aux saucisses, Jennifer ?

– Don Quichotte, Robinson Crusoe, Les Voyages de Gulliver, David Copperfield, L'Île au Trésor, Le Tour du Monde en 80 Jours, Les Trois Mousquetaires, Crime et Châtiment, et tous les livres de Kafka. Je suis en train de lire les lettres de Mme de Sévigné.

– Je peux te prendre à l'essai.

– C'est drôle, votre librairie s'appelle *Marque-Page*, et moi je connais un endroit qui s'appelle Marck-Plage.

Cela fait un an que je travaille dans la librairie. J'ai passé mon permis. Pour le bac, euh, attendons l'année prochaine. J'appartiens à une association qui organise un salon du livre pour la jeunesse sous une tente de cirque entre la Moselle et le canal. Je fréquente des écrivains en chair et en os ! J'ai même lu certains de leurs livres. Ça ne vaut pas Stevenson et Kafka, mais eux, je ne peux pas les rencontrer. L'association offre un grand dîner sous la tente aux écrivains. On me félicite pour mon pudding de canard aux morilles.

Je vais avec le président de l'association et quelques autres membres au salon du livre de jeunesse de Metz, pour comparer. Le nôtre est beaucoup mieux. Nous déjeunons dans un petit restaurant pas cher près de la cathédrale. Le patron me dévisage. Eh, tu veux ma photo ? Je me demande si j'ai pas déjà vu cette tête quelque part.

– Jennifer !

– Martin !

– Tu es venue pour le salon du livre ?

– Je travaille dans une librairie à Épinal.

Quatre histoires vraies

– Ah, c’est bien. Je suis content pour toi. Ça me rassure, parce que James ne m’a pas dit ce que tu étais devenue.

– Il le sait pas, je pense.

– Tu as dû en baver, avec lui. Il est pas vraiment méchant, mais un peu instable.

– Un peu beaucoup.

– Devine où il est.

– Je dirais en taule, mais j’espère que non.

– Quelque part dans l’océan Indien ou le golfe Persique.

– Qu’est-ce qu’il fait là-bas ?

– Charcutier sur un porte-avion. Il est parti à Brest et il s’est engagé dans la marine. Il avait pas fini de payer la Béhemme. Comme je suis son garant, il me l’a laissée. Il m’a dit que t’es venue cambrioler en pleine nuit et que tu lui as chouravé son iPod.

– Ouais, regarde, le voilà. C’était pas son iPod. Il l’avait pris à une pharmacienne. Il me traite de voleuse et moi je le traite de voleur. Qui tu vas croire ? Tes brochettes de poulet sont pas mauvaises, mais tu devrais essayer de les faire mariner dans une sauce au soja. Ça les attendrit et ça leur donne du goût.

Quatre histoires vraies

Postface

Ce qui est vraiment vrai, et je peux même vous montrer des photos.

Je suis assis en face d'une femme, chez elle, à Paris ou quelque part en France. Elle me raconte son histoire. Je note tout ce qu'elle dit, sans sauter un seul mot, sur un cahier à spirale. L'entretien prend une demi-journée, ou une journée. Je couvre une dizaine de pages de mon cahier. Nous allons déjeuner dans un restaurant. Je paie l'addition. Je prends la personne en photo. Si elle veut rester anonyme, je la photographie de trois quarts dos ou à contre-jour. C'est cette photo que je peux vous montrer.

Je vais dans mon bureau au magazine Marie-Claire. Je tape le texte intégral sur le clavier de mon ordinateur. J'envoie le texte à la personne afin qu'elle le vérifie. Ensuite, je le donne à ma patronne à Marie-Claire. Si tout va bien, le texte est publié quelques mois plus tard, illustré par la photo que j'ai prise.

Marie-Claire me rembourse le repas, me verse un salaire pour mon travail, et aussi une "pige" pour la photo, au tarif syndical pour une photo d'un quart de page.

Ma rubrique s'appelle *Moi, Lectrice*. Les personnes que je rencontre sont des lectrices ordinaires de Marie-Claire. Elles m'envoient un résumé de l'histoire qu'elles ont envie de raconter. Si l'histoire me plaît, je leur téléphone et nous prenons rendez-vous. La première histoire a été publiée en janvier 1987. J'ai publié une dizaine d'histoires par an, soit environ deux cent vingt en tout. J'ai arrêté en décembre 2008.

Les histoires qui ont servi de point de départ aux récits contenus dans ce livre ont été publiées dans Marie-Claire en octobre 1999 (sous le titre "Tous morts sauf moi"), Octobre 2006 ("Mon sang a coulé trop tôt"), -embre 1996 ("La lettre déchirée") et Mai 2004 ("Un amour sans toit ni loi" – alors que j'avais proposé un titre bien meilleur, je trouve : "Un charcutier dans la peau").

Ce qui est sans doute à peu près vrai.

Quand je note ce qu'on me raconte, je suppose que c'est à peu près vrai. Je n'effectue pas une enquête pour vérifier ce qui s'est passé il y a dix ans, ou soixante ans.

J'ai souvent la conversation suivante avec des gens que je rencontre en dehors de ma vie professionnelle.

- Qu'est-ce que vous faites, comme métier ?
- Je suis journaliste.

Quatre histoires vraies

- Ah oui ? Journaliste dans un journal particulier ?
 - Au magazine Marie-Claire.
 - Vous vous occupez de mode ?
 - Non, je raconte des histoires qui arrivent à des gens ordinaires, des lectrices du magazine. Ça s’appelle Moi, Lectrice.
 - Ah, mais je connais cette rubrique. Je me suis toujours demandé, vous allez pouvoir éclairer ma lanterne, si c’était vrai, tout ça, ou si vous inventez les histoires.
 - Quelle question stupide ! [*Bon, ça je ne le dis pas, mais je le pense*]. C’est très difficile, d’inventer une histoire. Moi, en tout cas, je n’ai pas assez d’imagination. C’est beaucoup plus facile de noter simplement ce que quelqu’un vous raconte.
- Je n’invente pas les histoires, mais cela ne veut pas forcément dire qu’elles sont vraies. Une personne peut mentir – soit délibérément, soit parce que sa mémoire n’est pas très fidèle. D’autre part, quand la personne veut rester anonyme, nous modifions ensemble les noms, les lieux, les professions, etc. J’explique aussi à mon interlocutrice que nous devons éviter d’offenser des protagonistes de l’histoire. Sinon, nous risquons un procès en diffamation ou en atteinte à la vie privée.
- Je n’ai pas l’impression que quelqu’un m’ait jamais vraiment menti. Il arrive qu’une personne se mette un peu en valeur et noircisse le portrait du “méchant” de l’histoire. Je sens que le récit ne tient pas bien debout et nous en discutons.

Ce que j’ai inventé.

Les récits ci-dessus sont plus longs que ceux publiés dans Marie-Claire. J’ai ajouté des dialogues. J’ai imaginé ce que l’héroïne pouvait penser. J’ai parfois modifié l’histoire. Par exemple, j’ai inventé le grillage qui donne son titre à la première histoire². C’est mon privilège d’auteur. Sinon, à quoi je sers ?

Je dirais donc que les récits ci-dessus sont “tirés d’histoires vraies”, comme presque tous les livres que j’ai écrits. Les lecteurs que je rencontre dans les collèges ou ailleurs me demandent souvent “ce qui est vrai” dans un de mes romans. Je donne en général l’exemple de *Robinson Crusoe*. Je pourrais mentionner d’autres livres inspirés par des histoires vraies : *Le Rouge et le Noir*, *Madame Bovary*, etc.

² Une version théâtrale de cette histoire a été diffusée sur France-Culture le 23 février 2005. La chanteuse Talila jouait la mère, ainsi elle pouvait chanter la berceuse en yiddish.

Quatre histoires vraies

Une remarque en passant. Je vois parfois des classes entières qui n'ont jamais entendu parler de Robinson Crusoe. Ça me rend bien triste. Si vous ne savez pas qui est Robinson Crusoe, allez voir sur Google !

Bon, y'a un mec qui s'appelle Daniel Defoe (dis-je à la classe). Nous sommes en 1719. Il a soixante ans. Il est journaliste et écrivain, après avoir été militaire, commerçant, aventurier. Il a déjà publié plusieurs centaines de livres et de brochures sur des sujets historiques, économiques ou religieux, souvent sous des faux noms. Il entend parler d'un marin écossais, Alexander Selkirk, qui a passé quatre ans sur une île déserte au large du Chili. Les navires anglais s'arrêtaient parfois sur cette île pour réparer leur coque ou se ravitailler en eau douce. Ils évitaient le Chili, parce que les Espagnols qui y habitaient étaient les ennemis de l'Angleterre. Alexander Selkirk, second officier d'un navire qui mouille sur l'île déserte, se querelle avec le capitaine.

– Hé, la coque est mal réparée. Au moindre petit grain, il y aura une voie d'eau et le navire va couler.

– Mais non, ça tiendra. Je connais mon affaire.

– Si c'est comme ça, je ne remonte pas à bord.

Il espère que d'autres marins feront sécession avec lui et empêcheront le navire de repartir. Comme personne ne prend son parti, il reste seul sur l'île. Quatre ans plus tard, un autre navire ravitaille et le ramène en Angleterre, où il raconte son histoire.

Daniel Defoe décide d'écrire un roman à partir du récit d'Alexander Selkirk. Il change le nom : son marin s'appelle Robinson Crusoe. Il change le lieu : l'île n'est plus au large du Chili, mais au large du Brésil. Il change les circonstances : Robinson Crusoe n'est pas victime de son caractère querelleur, mais du destin, qui provoque le naufrage de son navire et la mort de tout l'équipage. Il change la durée : vingt-huit ans sur l'île au lieu de quatre. Il garde certains éléments du récit de Selkirk. Comme lui, par exemple, Robinson mange des chèvres et se fabrique des vêtements en peau de chèvre. Il est difficile de distinguer ce qui est "vrai" dans le roman de ce qui ne l'est pas. Daniel Defoe a peut-être trouvé des détails "vrais" ailleurs que dans l'histoire de Selkirk. D'autres marins avaient séjourné sur des îles désertes. On a découvert récemment que Daniel Defoe avait habité dans le même immeuble que l'un d'eux, ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait connu.

Le livre raconte ce qui se passe quand un homme se trouve privé des comforts de la vie moderne, des distractions de la ville, des relations avec ses semblables. On considère *Robinson Crusoe* comme un grand chef-d'œuvre de la littérature mondiale parce qu'il

Quatre histoires vraies

décrit un être humain ramené à l'essentiel, donc universel. Comment Daniel Defoe a-t-il fait pour imaginer cet homme seul face à lui-même ? Il s'est regardé dans la glace. Il a trouvé en lui-même la vérité de son récit.

Dans une préface très courte, Daniel Defoe, se présentant comme "l'éditeur", aborde la question de la vérité de manière un peu ironique. Il s'affirme "convaincu que ceci est une histoire authentique et factuelle, sans la moindre apparence de fiction", avant d'ajouter que cela n'a pas d'importance. Qu'il soit véridique ou non, ce genre de récit vite lu a pour but de distraire, instruire et améliorer le lecteur. S'il atteint ces buts, il mérite d'être publié.

Sans prétendre me comparer à Daniel Defoe, j'ai procédé un peu de la même manière. Dans les récits ci-dessus, comme dans mes romans, j'ai changé les noms et les lieux – et les marques des voitures. J'ai parfois inséré dans une histoire un épisode emprunté au témoignage d'une autre lectrice de Marie-Claire. J'ai trouvé des vérités en moi-même.